2,70 € *Première édition.* N° 13396

MARDI 30 JUILLET 2024

www.liberation.fr

Libération

COUP DE CHAUD SUR LES JO

MÉDAILLES D'OR ET SOLEIL DE PLOMB

Quatre jours après la cérémonie d'ouverture sous une pluie battante, les Jeux olympiques doivent maintenant se dérouler sous une chaleur intense. Un défi pour les athlètes et les organisateurs. ET TOUS NOS ARTICLES JO, PAGES 2-9



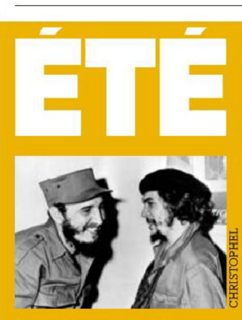
A Paris, lundi. PHOTO MAURO PIMENTEL. AFP



STÉPHANE LAGOUTTE. MYOP

ENQUÊTE
Macron et Mohammed VI peuvent-ils se réconcilier ?
PAGES 12-15

ÉTÉ



CHRISTOPHEL

Un été pour une rencontre
Entre Fidel Castro et «le Che», un coup de foudre révolutionnaire
CAHIER CENTRAL

VENEZUELA
Maduro crie victoire, mais «personne n'est dupe»
REPORTAGE, PAGES 10-11





IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie **1,80 €**, Allemagne **3,20 €**, Andorre **3,20 €**, Belgique **2,70 €**, Canada **5,30 $**, DOM **3,20 €**, Espagne **3,20 €**, Etats-Unis **5,20 $**, Grande-Bretagne **2,90 £**, Grèce **3,20 €**, Italie **3,20 €**, Liban **7800 LBP**, Luxembourg **2,70 €**, Maroc **29 Dh**, Pays-Bas **3,20 €**, Portugal (continental) **3,60 €**, Suisse **3,60 FS**, Suisse alémanique **3,60 FS**, Tunisie **8,70 DT**, Zone CFA **2600 CFA**.

ÉDITORIAL

Par
PAUL QUINIO

Avenir

Quand il pleuvait, ça n'allait pas. Fête gâchée vendredi soir pour certains spectateurs lors de la cérémonie d'ouverture, et tableaux artistiques partiellement modifiés ou amputés. Côté sportif, samedi, épreuves reportées pour le skate. Désormais, c'est le coup de chaud qui s'abat sur la France, surtout dans le Sud mais aussi dans la capitale où se déroule l'essentiel des compétitions, qui fait parler. Et comme rien n'est jamais simple, la pluie abondante de ces derniers jours a contraint les organisateurs à annuler les entraînements des triathlètes dans la Seine, où les seuils de pollution ont été dépassés, mais le soleil intense pourrait aider à réparer vite fait les dégâts et permettre le déroulement normal de la compétition. Alors quoi? Après les JO de Tokyo, assez tropicaux, beaucoup a été fait dans les fédérations pour mieux préparer les sportifs. Cette semaine, si la chaleur ne doit a priori atteindre ni la durée ni les niveaux enregistrés lors de la canicule de 2003, elle pèsera tout de même sur les organismes et donc les performances. Natation ou marathon, tous les sports ne sont pas logés à la même enseigne. Il n'empêche: la création dans certains centres d'entraînement d'une «chambre environnementale» est éloquente. Les Jeux, comme tout le reste, n'échapperont pas à l'épineuse question du dérèglement climatique. S'adapter, mieux préparer les athlètes ne suffira pas. La question est déjà sur la table des JO d'hiver, on l'a vu la semaine passée lors de l'attribution aux Alpes françaises du rendez-vous de 2030. Est-ce bien raisonnable, alors que la neige fait déjà souvent défaut? Et qu'en sera-t-il à l'avenir pour les Jeux d'été? Emmanuel Macron ayant répété que les JO, à Paris, «c'est tous les cent ans», il n'est pas inutile de s'interroger: à quoi ressembleraient des JO d'été à Paris en 2124? La question en fera peut-être sourire certains. Elle est en réalité extrêmement sérieuse.

Fortes chaleurs pendant les Jeux
Les athlètes mis à l'épreuve



Des températures élevées sont annoncées en région parisienne dans les deux prochains jours. Face aux conséquences potentielles sur la santé des athlètes et leurs performances, les fédérations tricolores ont travaillé pour favoriser leur acclimatation.



Par
COPPÉLIA PICCOLO



Alors que le mercure s'affole en ce début de semaine pour la *«première vague de chaleur»* de 2024, les athlètes internationaux vont-ils regretter les trombes d'eau de la cérémonie d'ouverture? Paris et l'Ile-de-France sont notamment placés ce mardi en vigilance jaune *(lire ci-contre)* alors que doivent se dérouler plusieurs épreuves en plein air pour les Jeux olympiques.

Les équipes de hockey sur gazon, de beach-volley, de basket 3x3 ou encore de BMX freestyle vont en effet devoir concourir sous ce soleil de plomb. Une situation qui n'est pas sans conséquence pour les sportifs. *«En condition de fortes chaleurs, et encore plus lorsqu'il y a de l'humidité, comme cela a été le cas aux JO de Tokyo, les athlètes sont confrontés à des situations à risque pour leur organisme, car la température centrale de leur corps augmente, mais sans possibilité de la réguler»*, explique Franck Brocherie, chercheur en physiologie de l'exercice, physiologie environnementale à l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep).

Et de poursuivre: *«Les athlètes risquent donc de subir des problèmes dits de "thermorégulation", qui peuvent ensuite mener à ce qu'on appelle le "coup de chaleur", un phénomène entraînant un dysfonctionnement de plusieurs organes, avec des symptômes comme des crampes, nausées, ou vomissements.»* Des dizaines de coup de chauds avaient été recensées lors des JO de Tokyo, les plus chauds de l'histoire.

Les épreuves longues et intenses, avec une exposition à la chaleur sur le temps long, telles que le marathon, le cyclisme sur route, ou encore le BMX – discipline d'autant plus touchée par la chaleur en raison des équipements de protection et de l'impossibilité d'évacuer la transpiration – sont alors en première ligne face aux risques de canicule. En 2021, à Tokyo, la joueuse de tennis espagnole Paula Badosa avait dû quitter le court en fauteuil roulant à la suite d'un malaise lié à la chaleur.

> «Les athlètes risquent de subir des problèmes de "thermorégulation", qui peuvent mener à ce qu'on appelle le "coup de chaleur".»
> **Franck Brocherie**
> chercheur en physiologie de l'exercice et en physiologie environnementale à l'Insep

«PRÉPARÉS AU PIRE»

«Mais la bonne nouvelle, c'est que les sportifs peuvent s'acclimater et s'adapter à ce type d'environnement caniculaire», expose le chercheur à l'Insep, qui a notamment accompagné ces dernières semaines les équipes françaises d'athlétisme ou de tir à l'arc, tout en précisant que *«cela ne peut pas se faire du jour au lendemain»*. *«En exposant les athlètes une heure par jour pendant une semaine minimum à des conditions extrêmes, jusqu'à 35 °C»*, et à un certain niveau d'humidité, une acclimatation des athlètes est entièrement possible, souligne-t-il.

La température centrale et cutanée va alors baisser, tout comme la fréquence cardiaque, afin *«d'optimiser la performance à un niveau équivalent à celui que l'on pourrait avoir en condition tempérée»*. Mais si les athlètes ne se sont pas *«préparés au pire»*, et qu'ils ne se sont pas acclimatés en amont de la période de canicule, *«ils ne pourront pas performer, et diminueront alors leur chance de médaille»*.

Dès cet hiver, les équipes de France de rugby à VII s'étaient ainsi préparées à faire face à des vagues de chaleur durant les Jeux. Des épisodes caniculaires par ailleurs plus intenses, fréquents et longs en raison du réchauffement climatique. A Marcoussis (Essonne), le centre d'entraînement de l'équipe nationale de rugby a alors investi dans une *«chambre environnementale»*





L'équipe danoise d'aviron, lundi à Vaires-sur-Marne (Seine-et-Marne). L.WASSON. AP **Les volleyeurs français, le même jour à Paris.** A.SZMIGIEL REUTERS

dans laquelle les sportifs peuvent s'entraîner en simulant certaines conditions météorologiques de chaleur et d'humidité. Une *«chambre chaude»* similaire a également été mise à disposition des athlètes français au Centre de ressources d'expertise et de performance sportive de Montpellier.

«Avec deux à trois séances par semaine dans cette salle, sous 35°C et 80% d'humidité, les équipes de rugby ont particulièrement bien été préparées», avance Julien Piscione, responsable de la performance à la Fédération française de rugby (FFR), qui pointe des *«gains significatifs»*. Un *«avant et un après»* dont il refuse de dévoiler les chiffres précis, mais qui est selon lui *«incontournable»*, puisque *«1% de perte d'hydratation entraîne une forte perturbation des performances»*.

L'équipe de France féminine de rugby – dont les demi-finales olympiques auront lieu ce mardi après-midi – a elle été *«doublement acclimatée»*, précise Julien Piscione. Car en plus de ces séances en chambre environnementale, *«les filles ont fait un stage durant plusieurs jours à Faro, au Portugal, où les températures étaient très élevées»*. L'équipe masculine s'était elle rendue à Capbreton (Landes), doté d'un climat plus modéré. *«Et ça* **Suite page 4**

Après Paris, des JO de plus en plus chauds

La capitale a été placée lundi en vigilance jaune canicule. Si le pire devrait être évité durant ces Jeux, le climat s'est nettement modifié depuis l'olympiade de 1924. En un siècle, il s'est réchauffé de 2,5 degrés.

Après la pluie, Paris capitale des Jeux 2024 accueille son premier soleil de plomb. Depuis dimanche, une masse d'air très chaud en provenance d'Espagne se répand dans l'Hexagone et devrait progresser plus au nord, jusqu'aux sites olympiques de la région parisienne, où une *«vigilance jaune»* canicule et un pic de 35°C sont attendus ce mardi (soit 10 degrés de plus que la normale). La nuit qui s'ensuivra devrait être tropicale, prévient Météo-France, puisque les températures minimales ne devraient pas redescendre en dessous des 20°C – des conditions préjudiciables pour le repos des corps.

«Paris va sans doute échapper à une "canicule" au sens strict cette semaine, puisque les températures au-dessus des 31°C ne devraient pas durer pendant trois jours [ce seuil précis doit être dépassé au moins durant soixante-douze heures pour que l'on puisse parler de canicule dans cette ville en particulier, ndlr], *c'est-à-dire mardi et mercredi*, analyse Pascal Yiou, spécialiste des épisodes météorologiques et climatiques extrêmes au laboratoire des sciences du climat et de l'environnement. *Pour le moment, nous restons très loin du record des 42,6°C établi dans la capitale le 25 juillet 2019, ou même des 40,5 °C du 19 juillet 2022. Mais attention, une "simple" vague de chaleur ne doit pas être minimisée car elle peut être un événement dangereux en soi.»*

«Basse pression». La situation en région parisienne est d'autant plus à surveiller que ce territoire constitue à lui seul un immense îlot de chaleur. La faute, notamment, aux immeubles trop hauts et trop serrés qui empêchent l'air de circuler, à l'absence de brise et de ventilation naturelles, aux matériaux urbains trop peu réfléchissants qui stockent ainsi l'énergie solaire… S'ajoutent à cela, en cette période exceptionnelle de Jeux olympiques, les effets délétères d'une concentration massive de population dans la ville.

«L'afflux touristique joue un rôle sur le phénomène d'îlot de chaleur urbain, expose Clément Gaillard, docteur en urbanisme. *Des dizaines de milliers de personnes qui produisent de la chaleur en même temps dans un même endroit pour regarder une épreuve sportive, ce n'est pas anodin. De même, les touristes prennent la voiture, allument la climatisation à l'hôtel, consomment de grandes quantités d'eau chaude sanitaire… Cela rejette beaucoup de chaleur.»*

En analysant le rôle de l'arrivée de cinq millions de touristes sur un îlot de chaleur urbain pendant les vacances du nouvel an chinois, à Sanya dans province de Hainan, des scientifiques se sont ainsi rendu compte que les *«températures de surface avaient augmenté d'environ 0,5°C»*, explique l'expert français. Avant de préciser: *«Paris prévoit la venue de 15 millions de touristes sur la quinzaine des JO. Il est donc possible de voir les températures de surface de la ville grimper durant cette période. Températures qui, une fois la nuit tombée, contribueront à réchauffer le sol et empêcher l'air de se refroidir.»*

Et, une fois passée cette première flambée du thermomètre dans ces Jeux olympiques, d'autres coups de chaud sont-ils à prévoir avant la cérémonie de clôture le 11 août? En novembre, Pascal Yiou et ses collègues du LSCE avaient fait craindre le pire en publiant, dans la revue *NPJ Climate and Atmospheric Science*, une étude montrant qu'il était *«possible»* d'atteindre à Paris, durant la période des Jeux 2024, les conditions de la vague de chaleur de 2003, correspondant à *«la plus intense que la France ait connue au XXI[e] siècle»*. Mais aussi que ce record soit battu de plus de 4°C, par rapport aux 26,8°C de température quotidienne moyenne enregistrée il y a vingt et un ans. *«Nous ne nous dirigeons pas vers ce scénario*, rassure-t-il. *Les conditions météorologiques de ces dernières semaines montrent que nous sommes globalement en France dans un système de basse pression, plutôt pluvieux, loin des conditions anticycloniques qui induisent un temps très chaud et très sec. Mais nous ne sommes pas à l'abri car il y a toujours des risques, décuplés en raison du changement climatique. Dans une France qui se réchauffe, nous savons que les vagues de chaleur sont de plus en plus fréquentes.»*

Pour *Libération*, la paléoclimatologue Valérie Masson-Delmotte a pris le temps de comparer les températures de ces trente dernières années dans la capitale (lors de la période correspondant aux JO), avec les trois décennies précédant les Jeux de 1924, tenus dans cette même ville. Et le constat est sans appel: en cent ans, le climat s'est nettement modifié à Paris, *«marqué par un réchauffement moyen des températures de + 2,5°C»*, fait savoir l'ancienne coprésidente du groupe 1 du Giec. La hausse est d'ailleurs plus marquée pour les minimales (+ 3,2°C) que pour les maximales (+1,85°C).

Nuits tropicales. A y regarder de près, on s'aperçoit que l'édition 1924 a tout de même connu une journée au-dessus des 30 degrés, le 12 juillet. Mais selon les calculs de la scientifique, touristes et sportifs engagés dans ces JO 2024 déambulent dans un Paris qui présente aujourd'hui 27 fois plus de risques de vivre des nuits tropicales qu'à l'époque.

Les jours de canicule et ceux à + 37°C apparaissent, eux, comme des dangers pouvant survenir deux à deux fois et demi plus fréquemment. *«Ce qui est sûr c'est que dans le futur, les JO pourront de moins en moins échapper aux conséquences du réchauffement climatique*, décortique Valérie Masson-Delmotte. *Aujourd'hui, comme pour les prochaines éditions, les organisateurs doivent anticiper cette nouvelle donne pour protéger les athlètes et les spectateurs.»*

ANAÏS MORAN

Suite de la page 3 *tombe bien, puisque les garçons ont été épargnés par la chaleur pendant leur match, mais les filles ne le seront pas»*, anticipe le responsable performance de la FFR.

Les 35°C attendus feront donc suer les athlètes au Parc des princes, mais aussi les épéistes, taekwondistes et escrimeurs sous les fenêtres du Grand Palais à Paris. Une inégalité face au mercure qui se retrouve aussi en dehors des sites de compétition. En plein cœur du village olympique, conçu sans climatisation par souci écologique, certaines délégations ont préféré commander 2500 climatiseurs, sur un total de 7000 chambres, a annoncé début juillet le directeur adjoint du village, Augustin Tran Van Chau. Et ce même si le village garantit une différence de -6°C par rapport à la température extérieure.

ÉVENTAILS ET CRÈME

Néanmoins, pour une infime partie des athlètes, le soleil n'est pas une pénalité, mais représente même un avantage. *«Tous les sports explosifs, comme le saut en longueur, le 100 m, le saut à la perche, ou encore le lancer de poids, qui consistent en un effort très bref de quelques secondes seulement, peuvent bénéficier de cet effet de chaleur»*, fait savoir Franck Brocherie. En natation, les températures plus élevées permettent elles de réchauffer l'eau, et ainsi de rendre l'épreuve moins rude.

Au skatepark de la Concorde aussi, alors que les éventails foisonnent dans un public casquetté et crèmesolairé, tout roule pour les skateurs. En témoigne le rire du Canadien Matt Berger, qui face à notre interrogation de savoir s'il a souffert de la chaleur : *«Le temps est super ici, à Tokyo c'était très dur.»* L'Australien Shane O'Neill confirme: rien à voir avec les précédents Jeux, où *«il faisait 44°C»*.

Dans les gradins, la température fait de l'ombre à la fête

Du fait des fortes chaleurs, les prochains jours risquent d'être très pénibles pour les spectateurs, surtout dans les sites olympiques urbains et éphémères.



Lors d'un match de beach-volley, au stade éphémère près de la tour Eiffel, lundi.

Dimanche, 15 heures. Il ne fait que 25°C dans l'air de Paris mais le soleil qui perce entre les quelques nuages tape fort sur les gradins du stade Tour Eiffel, arène éphémère où se déroule la compétition de beach-volley. Sur les sièges en plastique bleu des tribunes – idéals pour qui aime suer du dos et des fesses –, il n'y a pas une ombre en vue et les spectateurs rôtissent sur place. Personnellement, on a par exemple découvert à cette occasion qu'il était possible de transpirer de l'arrière des genoux.

Les chapeaux, crème solaire et autres éventails, n'y font rien : il est très difficile dans ces conditions de supporter plus de quelques dizaines de minutes les assauts du soleil et on en vient à espérer que les matchs soient les plus brefs possibles pour pouvoir enfin aller respirer. D'ailleurs, entre chaque partie, le stade se vide et la foule se rue sur les brumisateurs géants et sous les arbres du Champ-de-Mars.

Surchauffe. Et encore, 25°C, c'est de la gnognotte. Ce mardi, *«sur Paris et sa petite couronne»*, épicentre des épreuves olympiques, Météo France prévoit que la barre des 35°C sera atteinte. Parmi les endroits où les spectateurs seront les plus exposés à la chaleur – la plupart des sites éphémères n'ont pas de tribunes ombragées –, on retrouve sans surprise les sites construits au milieu de la capitale, dans des zones déjà très artificialisées où les îlots de chaleur sont fréquents. Le Champ-de-Mars pour le beach-volley, donc, et la Concorde (skate, basket 3x3 et BMX) sont à ce titre les lieux où la surchauffe risque d'être la plus intense.

En théorie, les organisateurs des JO avaient anticipé le risque de canicule : les zones d'attente sont toutes censées être pourvues d'espaces ombragés, avec des accès à l'eau. Conformément à la loi Egalim du 30 octobre 2018, une fontaine est prévue pour chaque tranche de 300 personnes dans tous les sites olympiques recevant du public. Au total, 80 fontaines auraient été installées. Sur son site, Paris 2024 conseille donc d'apporter une gourde en métal ou une bouteille en plastique de 75cl ou moins (au-dessus de cette capacité ces contenants sont interdits). Sont aussi autorisés (et conseillés) les tubes de crème solaire, les brumisateurs et les petits parapluies pliants.

Du côté des autorités locales, on anticipe aussi. Sans attendre l'Etat, l'Ile-de-France a déclenché lundi *«un plan régional»* conçu spécialement, dit-on, *«pour répondre aux besoins des 10 millions de spectateurs et voyageurs»* des Jeux olympiques. Concrètement, cela consiste seulement à distribuer de l'eau aux voyageurs du réseau de transport en commun. Plus de *«2,5 millions de briquettes d'eau»* sont ainsi *«prêtes à être distribuées par la RATP et la SNCF»* dans les 74 gares et stations franciliennes concernées par cette opération. C'est toujours bon à prendre.

«Buvez de l'eau». Enfin, si la chaleur se fait vraiment trop forte dans les prochains jours, le Comité d'organisation des JO a la possibilité de modifier les horaires ou de reporter des épreuves. Mais lundi après-midi, dans sa section des «informations en direct pour les spectateurs», le site des JO se contentait d'un lacunaire : *«Alerte canicule : buvez régulièrement de l'eau et protégez-vous du soleil.»*

JEAN-BAPTISTE CHABRAN
Photo **DENIS ALLARD**

Eaux les cœurs pour le triathlon

L'épreuve masculine dans la Seine est maintenue ce mardi à 8 heures. Mais les triathlètes n'auront une confirmation absolue que trois heures avant le top départ.

Les triathlètes masculins nageront-ils dans la Seine ce mardi ? Et leurs homologues féminines, mercredi ? La question est fredonnée comme un refrain depuis des mois. Et à quelques heures de l'épreuve inaugurale, le doute sur la bonne tenue de la course persiste, alors que la seconde session d'entraînement prévue lundi dans le fleuve parisien a été annulée pour cause de mauvaise qualité de l'eau par les organisateurs, en concertation avec les pontes de World Triathlon, l'instance internationale. Au moment où nous bouclons ces pages, le top départ pour les hommes est toujours programmé à 8 heures pétantes ce mardi, sur le ponton en contrebas du pont Alexandre-III. Lundi dans la soirée, World Triathlon a annoncé les positions de départ des prétendants comme si de rien n'était. Les athlètes, eux, sont fin prêts, indique-t-on à la FFTri, la fédération de triathlon. *«Ils sont dans leur bulle. On les isole de toute sollicitation»*, glisse une source au sein de l'instance. Les concernés avaient déjà dû gérer les mêmes inconnues un an plus tôt, à l'occasion des *«test-events»*, sorte de répétition des Jeux grandeur nature, organisée au même endroit dans des conditions similaires. Flou, incertitudes: *«On sait gérer»*, a assuré le triathlète Léo Bergère au Club France samedi.

«Décontraction». Déjà en juin, lors de la journée consacrée aux médias, le spécialiste de la nage – comme ses deux compatriotes Dorian Coninx et Pierre Le Corre, d'ailleurs – assurait que la délégation était *«préparée à l'éventualité»* d'un report. Les derniers échantillons ont été prélevés à midi lundi pour des résultats vers mardi matin à 4 heures. La décision du maintien de l'épreuve ou non sera prise à 5 heures, trois heures avant le départ. En cas de report, l'épreuve masculine se déroulera vendredi, à 8 heures. Un ajournement qui pourrait aussi concerner l'épreuve femmes. Autrement, on passerait en reconfiguration duathlon, même si les athlètes n'y croient pas. *«Ils ont confiance en l'organisateur pour faire en sorte qu'on ait un triathlon,* dit à *Libé* Benjamin Maze, le directeur technique national de la discipline, qui s'entretient régulièrement avec les concernés. *Ils ne sont pas préoccupés.»* Sur le sujet, Pierre Le Corre demeure optimiste. Dans *«la meilleure forme de [sa] vie, tant physiquement que psychologiquement»*, le champion du monde longue distance en 2022 aborde les choses *«avec plein de jus et de décontraction»*.

Les Français, comme la plupart des délégations, n'avaient pas prévu d'effectuer de longueurs sur les 1500 mètres du segment aquatique avant la course. Ils s'entraînent dans un bassin de l'Ouest parisien, dont les eaux n'ont rien à voir avec celles, agitées, du fleuve. Le débit de la Seine, gonflé par les pluies des dernières semaines, reste trois fois supérieur au niveau estival habituel (plus de 400 m³ par seconde lundi matin, contre 100 à 150 m³ en temps normal), mais encore dans les clous de ce qui est toléré par World Triathlon. Des données qui peuvent changer l'approche tactique d'une course en fleuve, et sur lesquelles les Tricolores sont focalisés. Premier à choisir sa place en tant que numéro 1 du classement olympique, Léo Bergère s'est calé au milieu à droite avec Le Corre et Coninx, dans l'axe du chemin le plus court jusqu'à la bouée de sortie, où le courant sera potentiellement le plus fort.

Probiotiques. Les concurrents se sont préparés à tous les scenarii. Notamment les Britanniques, au moins aussi prêts, à en croire leurs cadres techniques. La Grande-Bretagne s'est attaché les services de l'ex-présentatrice météo de la BBC, Penny Tranter, pour recevoir des prévisions à un jour, cinq jours et deux semaines, pour s'adapter à d'éventuelles conditions météorologiques extrêmes. L'équipe reçoit chaque matin un résumé de deux pages sur le ciel parisien. Des préparatifs qui incluent également la prise de probiotiques, ingurgités dans des yaourts. Vice-championne olympique à Tokyo, la triathlète Georgia Taylor-Brown a aussi confié qu'elle prenait des bains de bouche et du Pepto-Bismol pour fortifier son estomac avant et après la course. Reste à savoir quand elle aura lieu.

ROMAIN MÉTAIRIE





Djamili-Dini Aboudou, la revanche du boxeur discipliné

Après avoir manqué sur blessure les Jeux de Tokyo en 2021, le Nordiste au profil atypique pour un super-lourd entre concentré et préparé dans sa première compétition olympique. Il s'est qualifié lundi pour les quarts de finale. PHOTO AP

Judo: les dessous du système **Clarisse Agbegnenou**

Double championne olympique, la judoka française défend sa couronne chez les -63 kg ce mardi au terme d'une olympiade menée tambour battant, entre maternité planifiée et méthodes d'entraînement innovantes.

Par **ANTHONY DIAO**

Clarisse Agbegnenou défend ce mardi en -63 kg la première de ses deux couronnes olympiques – en individuel et en équipe – à l'Arena Champ-de-Mars. A 31 ans, elle affiche l'aura d'un vétéran et l'appétit d'une junior. Pourquoi? Comment? Réponse en six mots-clés auprès de quelques piliers qui l'entourent.

Autonomie. *«Pour pouvoir l'avoir à l'intérieur, il faut lui ouvrir des fenêtres sur l'extérieur»*, image Ludovic Delacotte. Officiellement à ses côtés depuis son retour de maternité à l'été 2022, l'entraîneur national connaît «sa» Clarisse depuis plus longtemps encore. *«Nous avions commencé à travailler ensemble deux fois par semaine en technique individualisée lors des deux saisons qui ont précédé les JO de Tokyo. Lorsqu'elle a souhaité reprendre, il a d'abord fallu caler la logistique familiale puis lui faire réintégrer le fonctionnement de groupe, tout en lui faisant confiance pour la laisser aller picorer ailleurs ce dont elle estime avoir besoin.»* Mises au vert à La Réunion, aux Menuires (Savoie)… A carte blanche, organisation au cordeau. Le tout au carrefour des contingences du collectif fédéral et d'un agenda mondain chargé comme peut l'être celui d'une athlète qui, en quinze saisons d'équipe de France, cumule en individuel 19 médailles olympiques, mondiales et européennes.

LA FEMME DU JOUR

Mouvement. Parmi les pièces du puzzle, une collaboration pionnière. Celle commencée à l'automne 2019 avec Gianni Locarini, un ancien camarade judoka apôtre depuis quelques années d'une méthode nommée «Mouvement». Cette approche à 360 degrés et en pleine conscience de l'entraînement physique initiée par l'Israélien Ido Portal, capoeiriste de formation qui fut un temps chargé d'ouvrir les chakras de Conor McGregor, lorsque l'Irlandais taquinait davantage la planète MMA que le whisky *on the rocks*. Il y est question d'appuis et de rotations, de bâtons cognitifs et de verbalisation des inhibitions. *«J'étudie aussi bien auprès d'un professeur de musique à Gennevilliers que d'un moniteur d'apnée dans le sud»*, détaille Gianni Locarini. La démarche a trouvé en Clarisse Agbegnenou, déjà férue de yoga, l'ambassadrice rêvée.

Corps. Il faut contenter la «machine». C'est ce qu'a compris Mathias Ricard, préparateur physique du RSC Champigny, en voyant débarquer le phénomène en provenance d'Argenteuil en septembre 2016. *«Elle avait 24 ans et déjà tout l'éventail en endurance, explosivité et mental. Il n'y avait rien à révolutionner, juste à l'aider à pousser les curseurs au max.»* Dont acte: hormis une blessure en 2017 aux championnats d'Europe de Varsovie, la Française va poser son pied sur la nuque de l'olympiade tokyoïte. *«Nous arrivons au terme de huit années très éprouvantes pour les athlètes qui, comme elle, étaient déjà sur la brèche aux JO de Rio,* poursuit Ricard. *La différence, c'est que Clarisse ne s'est pas blessée, elle a choisi sa pause maternité.»* Oubliée l'alerte qui avait suivi sa septième place inédite aux Europe de Montpellier, à l'automne 2023. *«Physiologiquement, une grossesse, c'est comme revenir des ligaments croisés,* complète Ludovic Delacotte. *Il y a une phase d'euphorie puis une coupure de courant.»* Au fil des semaines, l'allaitement de l'héritière s'est recalé sur le sommeil maternel. Au Grand Chelem de Paris en février, Clarisse Agbegnenou a bluffé tous les sceptiques post-Montpellier, enchaînant les golden scores bouche fermée avec la même marge qu'à son plus haut niveau.

Racines. *«A cette époque, Clarisse était surtout un sacré boucan»*, sourit Ahcène Goudjil, son mentor des années chrysalides au JC Escales-Argenteuil, de 2009 à 2016. Elle alternait les exploits et les glissades. Une pesée ratée sur le Masters d'Almaty en janvier 2012, une bagarre entre filles en avril 2013 à l'Insep, sanctionnée par une amende et 70 heures de travaux d'intérêt général… La fusée a connu quelques retards à l'allumage. *«Elle a su se nourrir de ces difficultés et eu l'intelligence de les dépasser pour avancer,* soupèse le technicien. *A un âge où beaucoup se cherchent, elle a aussi mesuré une chose fondamentale: oui, le judo vient du Japon, mais non, nous ne sommes pas japonais. En décodé: nous avons une culture, une forme de corps et une anatomie qui nous sont propres. C'est sur ces qualités-là que nous devons mettre l'accent.»*


Clarisse Agbegnenou sur la tour Eiffel, à Paris le 15 juillet. PHOTO LIONEL HAHN. AFP

Sol. Un tournant intervient en 2015, avec la Slovène Tina Trstenjak. Entre mai 2015 et février 2017, elle va dominer quatre fois d'affilée la Française grâce à sa maîtrise du *ne-waza*, le combat au sol. C'est à ce moment-là qu'Agbegnenou commence à ajouter à sa panoplie l'atout Olivier Michailesco. Ce spécialiste du jiu-jitsu brésilien (JJB), un très populaire dérivé du judo où l'on se focalise sur le combat au sol, va y aller méthodiquement. La judoka atteint à ce jour le grade de ceinture violette en JJB et, peu à peu, reprend pied, ce que confirme la néo-retraitée slovène: *«A partir de 2017, Clarisse est devenue bien meilleure au sol. Elle a compris par où je l'attaquais les saisons précédentes et elle m'a empêchée de le faire. Je n'ai plus jamais eu d'ouverture.»*

Mental. En dix-huit mois sur le circuit depuis son retour de maternité, Clarisse Agbegnenou a davantage connu la défaite que sur les cinq années de l'olympiade précédente. Elle est devenue mère. Allaite encore. Mène moult combats liés au statut de parent ou à l'égalité des sexes. A annoncé récemment son projet d'une nouvelle grossesse sur le chemin de Los Angeles 2028 et brandi la flamme olympique au sommet de la tour Eiffel… Sur le tapis, elle se heurte à une nouvelle génération de combattantes qui n'ont plus les complexes qu'elle avait su rentrer dans le crâne de leurs aînées. Aux Mondiaux d'Abou Dhabi, fin mai, elle a perdu le fil face à la numéro 1 mondiale canadienne Catherine Beauchemin-Pinard. *«C'est peut-être la meilleure chose qui lui soit arrivée,* positive Ludovic Delacotte. *Elle n'a pas l'habitude d'être menée au score. Désormais elle saura comment gérer ça aussi. Et elle a hâte de le rappeler au monde entier.»*





Aux Tuileries, la vasque olympique victime de son succès

Les 100 000 places mises en ligne pour venir observer la structure durant toute la période des JO ont trouvé preneurs en… une journée. De nouveaux tickets vont être mis en vente tous les jours. Son créateur, Mathieu Lehanneur, appelle à la laisser dans les Tuileries une fois l'événement fini. PHOTO AFP

Pour les cavaliers français, la sombre et lumineuse médaille d'argent

Stéphane Landois se tient là, à l'ombre d'une petite zone mixte sous les peupliers. Les journalistes en face de lui y mettent une certaine distance respectueuse. Mais tout le monde, nous comme lui, sait qu'elle va exploser. Le Nantais de naissance ne tient pas seulement dans le creux de sa main l'argent olympique du concours complet par équipe, qu'il partage avec Nicolas Touzaint – sept Jeux en bandoulière – et Karim Laghouag, doyen de l'équipe de France de ces Jeux 2024. Mais aussi la plus sombre, la plus lumineuse, la plus indescriptible histoire de cette édition olympique. Alors, la question finit par tomber. Elle portait sur Thaïs Meheust, cavalière de 22 ans, morte en 2019 sous le poids de son cheval, Chaman Dumontceau, lors d'un cross. Ça s'est passé sur le deuxième obstacle et elle a été tuée sur le coup. Son hongre gris lui avait été confié par son entraîneur, Stéphane Landois. Un signe de foi et de confiance : Chaman Dumontceau est le meilleur cheval qu'il ait jamais eu. Et après le drame, il l'a récupéré. Faisant de lui son cheval de tête jusqu'à Versailles et les fastes olympiques qui lui sont tombés dessus lundi.



Landois et Chaman Dumontceau. L. LEUTNER. REUTERS

Le reporter y a mis les formes. Et le cavalier a accepté la question, en y mettant une pudeur paradoxale. *«J'ai vécu des moments* [les trois jours du concours complet, le dressage samedi, le cross dimanche, le saut d'obstacles lundi, ndlr] *formidables. Rien n'a été difficile, chaque seconde passée était unique. Le doigt au ciel après le saut d'obstacles, bien sûr que c'était pour Thaïs. Je l'avais fait la veille, à la fin du parcours de cross. J'ai fait tout ça pour elle. Elle est une force pour moi. Elle m'a donné de la force à chaque fois que je me suis levé le matin ces derniers jours. Je sais aussi que ses parents étaient là. Ce cheval a une histoire particulière.»* A cet instant, son visage est indescriptible. Quinze minutes plus tôt, il pleurait dans les bras de ses coéquipiers. Voilà quelques mois, un confrère de *Ouest-France* s'est posé chez les parents de Thaïs Meheust et sa mère s'est vue poser la seule question qui vaille : quel sentiment vous traverse quand vous pensez à Chaman Dumontceau ? *«Je le déteste. Mais quand j'entends la voix de ma fille, je sais qu'elle l'aime de tout son cœur.»*
Landois n'était pas là pour lui. Ni même pour Thaïs Meheust, ou pas seulement. Les chevaux des concours complets sont des compromis : aucune chance d'avoir une monture aussi apte au dressage, exercice minutieux s'il en est, qu'au cross, où leur résistance est poussée à l'extrême. Mais quand on lui a demandé quel était le point fort de Chaman Dumontceau, rebaptisé officieusement «Ride for Thaïs Chaman Dumontceau» par le cavalier, Landois a monté un mur de barbelés : *«Les trois.»*
C'est sur l'épreuve du cross de dimanche, traversant tout le parc, que l'affaire est la plus spectaculaire. Pour notre part, on aura surtout vu une sorte de décor posé autour d'un parcours de saut d'obstacles classique, encore que Nicolas Touzaint y aura vu un parcours copieux, treize sauts, sans parler de quelques perversités sur l'enchaînement des couleurs des obstacles et des angles de reprises de course. Des spectateurs brocardaient le folklore : les tribunes ne dépassaient pas 22 mètres pour ne pas faire d'ombre (fut-ce deux petites semaines) aux arbres du parc acquis par les mécènes du monde entier ; et les équipements électrogènes étaient restreints.

GRÉGORY SCHNEIDER

POSTE SCRIPTUM

«Quels Jeux !» jacasse l'ambiance

C'est un dispositif classique qui accompagne les grands rendez-vous sportifs : chaque journée se clôt, à la télé, par un récapitulatif de la journée, avec une approche plus magazine, du commentaire, des interviews, des à-côtés. Pour ces JO de Paris, France Télévisions a donné les clés du camion à Léa Salamé, qui pilote *Quels Jeux !* tous les soirs à partir de 23 heures. C'est sympa de voir les Bleus médaillés d'or au rugby à VII faire le show au Club France. La joie de la judoka Shirine Boukli, médaillée de bronze, est communicative ; le récit de l'exil de son camarade médaillé d'argent, Luka Mkheidze, d'origine géorgienne et naturalisé en 2015, impose le respect. Rendre hommage à la VTTiste Pauline Ferrand-Prévot et à Léon Marchand, monstres de leurs disciplines, s'imposait.
Problème : *Quels Jeux !* enfonce en déménageur la porte ouverte au café du commerce, c'est la fête à l'*«extraordinaire»*, *«magnifique»*, même certains intervenants en semblent gênés – Marine Lorphelin, ex-Miss France *«et médecin généraliste»*, martèle Léa Salamé pour la légitimer, ou l'humoriste Jean-Luc Lemoine. Salamé rappelle aussi sans cesse que Bixente Lizarazu a publié un livre. Sinon, la présentatrice de *Quelle époque !* s'extasie que les médailles sont belles, ou qu'untel a pleuré ou embrassé longuement ses proches, comme s'il s'agissait de performances. Paul de Saint-Sernin blague sur les joueurs de rugby qui finissent à sept parce que les autres sont mis en examen, ou sur Michel Drucker qui n'aurait pas laissé sa chaise propre ; hilarant, non ? Dans ce fatras, le seul à se qualifier est le journaliste Laurent Luyat. Connaisseur et suave passeur : l'alliage, sinon révolutionnaire, est équilibré et ultra-efficace. Et, en comparaison, cruel pour le seul jacassage. Il rappelle que le commentaire sportif est, en soi, une performance, qui exige de l'entraînement.

SABRINA CHAMPENOIS

Drafting

On ne savait toujours pas lundi soir si les épreuves de natation du triathlon seraient maintenues ce mardi. Mais quoiqu'il arrive, les athlètes pourront utiliser une technique essentielle à la conquête d'une médaille : le drafting. L'expression décrit le fait de profiter d'être dans la roue d'un cycliste pour se calfeutrer du vent et avoir moins d'effort à faire. Ce sont les lois immuables de l'aérodynamisme : plus on est calé au milieu d'un groupe de coureurs, plus on est protégé de la résistance à l'air, et moins on est obligé de pédaler. Avec entre 10 % et 40 % de puissance économisée par rapport au type en tête. Mais faut-il se placer coûte que coûte derrière d'autres ? Le risque étant que ceux-ci s'économisent et permettent à un autre groupe de revenir dans la course. Ou faut-il prendre les choses en main pour creuser l'écart sur de potentiels favoris en course à pied, avec le danger de s'épuiser avant même les premières foulées ? Réponse ce mardi.

ROMAIN MÉTAIRIE

Nicolas Gestin en or, le céiste prouve qu'il existe

Tony Estanguet doit décidément passer de bons débuts de Jeux. Une cérémonie sans accroc, des médailles au rendez-vous, et voilà que l'ex-céiste triple champion olympique (2000, 2004, 2012) voit la filiation française en canoë slalom perdurer. Cette fois, point de Denis Gargaud comme en 2016 pour rapporter l'or, mais celui qui lui a chipé la place pour Paris : Nicolas Gestin.
On comprend pourquoi. Le Breton né à Quimperlé, 24 ans, n'a pas volé son quota. Il naviguait beau depuis un moment. Le petit milieu du C1 (pour canoë monoplace) avait pris la mesure du phénomène dès 2022, année de sa victoire au classement général de la Coupe du monde.
En pleine bourre depuis, le vice-champion du monde se savait très attendu. Qui plus est dans la discipline où le patron des JO s'était illustré. *«Je suis une chance de médaille comme une autre, je suis juste content de prendre le relais de Tony Estanguet et de Denis Gargaud. Si je peux faire rêver des jeunes comme ils m'ont fait rêver quand j'étais enfant, cela serait cool»*, dédramatisait-il quelques semaines avant l'échéance, sourire sincère, attitude sereine. Peut-être parce que Gestin, l'homme qui s'interroge sur tout, y compris l'impact environnemental de son sport, celui qui s'est entêté malgré les Jeux à continuer ses études d'urbanisme, savait à quel point il s'était affûté des mois sur le site de Vaires-sur-Marne. Jusqu'à en connaître les courants les plus périlleux. Cela s'est vu dès les qualifications, où le Breton a survolé les deux manches, avec à chaque fois un sans-faute. Comme en demie, comme en finale, lundi, où il a mis cinq secondes au second. En slalom, c'est plus qu'une éternité.

R.Mé.





Où bien manger à Paris en regardant les JO ?

Terrasse au bord de la Villette ou bar british… *Libération* a fait sa sélection des meilleurs restaurants pour garder un œil sur les épreuves et regarder des athlètes suer sang et eau tout en dégustant des plats de compète. PHOTO DR

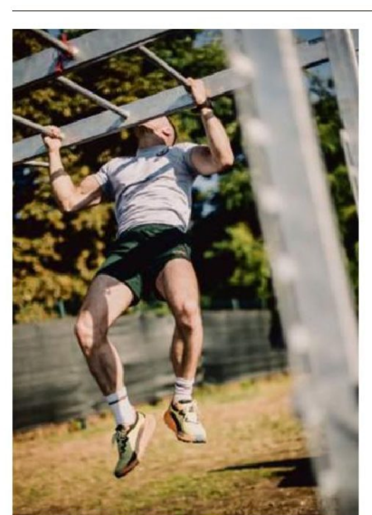
Judo : Joan-Benjamin Gaba laisse tout le monde baba

Une finale perdue de peu face au numéro 1 mondial au bout de neuf minutes de baston (le vainqueur, l'ultra favori azerbaïdjanais Hidayet Heydarov le reconnaîtra d'un royal baiser sur le front), une demie où il claque le ippon le plus pur des trois premiers jours de tournoi – *sode-tsuri-komi-goshi* avec la veste de l'adversaire, sorti de la malle à merveilles comme à l'entraînement… Joan-Benjamin Gaba, 23 ans, outsider total, 35e au classement mondial, nobody jusqu'à son récent bronze européen, sélectionné comme «équipier» (comprendre : bouche-trou) pour l'épreuve par équipe, a réalisé une journée en apesanteur, dans ce que les initiés des tatamis considèrent comme la catégorie la plus relevée : les moins de 73 kilos, celle sur laquelle le Japonais Shohei Ono (meilleur combattant de ce millénaire et tête de pioche notoire) a régné pendant deux olympiades.

Norman Mailer écrivait, parlant de boxe, que le champion du monde des lourds est le gros orteil de Dieu. En judo, c'est le cador des 73. Porté par le boucan métallique de l'Arena Champ-de-Mars, Gaba a côtoyé ces altitudes, épatant d'aisance et d'endurance. En zone mixte, ruisselant de sueur, il semble le dernier surpris. *«Bah si on ne croit pas en soi, personne le fera à votre place»*, répond celui qui rappe à ses heures perdues. *«Si la tête est là, le corps suit»*, insiste le natif des Yvelines, et le voilà qui trotte, comme si c'était une évidence, tranquille, vers le podium.

Il y a un mois presque jour pour jour, on avait écouté d'une oreille Baptiste Leroy, responsable de l'équipe masculine. Excepté les cas de Teddy Riner et Luka Mkheidze, personne ne donnait cher de la peau de ses troupes. Lui disait, et ça sonnait comme de la méthode Coué : *«Il y a des mecs qui se révèlent sur un seul jour, qui font le tournoi de leur vie sur "un Jeux".»* On avait tort, Leroy raison, et ce mec-là, c'est Gaba. Cette breloque d'argent pèse une tonne et vient s'ajouter au bronze courageux arraché par Sarah-Léonie Cysique en moins de 57 kilos face à la Géorgienne Eteri Liparteliani. Le judo français a atteint sa vitesse de croisière, cinq médailles en trois jours. En attendant l'or.

GUILLAUME GENDRON



A Paris, lundi.

L'œil de Libé Pour les militaires, des Jeux olympiques à plein temps

L'adresse du rendez-vous n'est pas la bonne. Le gardien du gymnase : *«Vous ne pouvez pas vous gourer, c'est sur la pelouse de la foire !»* Pendant les JO, la caserne opérationnelle de Reuilly héberge les militaires qui sécurisent les rues de Paris ou interviennent dans les environs. Des cris résonnent au loin : la Légion étrangère fait son footing matinal. C'est très cinématographique. On me signifie l'interdiction de photographier leurs visages. Pas loin, je trouve d'autres légionnaires qui enchaînent les tractions : *«Pour nous, c'est un peu les JO tous les jours.»* Je file au beach-volley.

Texte et photo **DENIS ALLARD**

«Si après les JO, je n'ai plus envie de jouer, je vous le dirai. Laissez-moi un peu voir ce qu'il se passe, et choisir ce que je devrai faire, quand je devrai le faire.»


AFP

RAFAEL NADAL
après sa défaite au deuxième tour du tournoi olympique de tennis

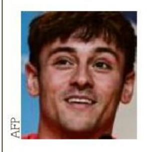
Rafael Nadal a peut-être concouru en simple uniquement pour cela : esquisser une dernière danse, devant ceux qui l'ont tant chéri. Quelque chose d'offert au public parisien, que laissait déjà présager le choix du CIO de lui remettre la flamme en mains, parmi les derniers relayeurs partis du Trocadéro. C'est juste qu'il faut avoir la force de l'entendre : ça s'appelle un jubilé, et nous, on n'a plus 20 ans. En soi, quatorze sacres à Roland-Garros méritaient bien une dernière chorégraphie avec son exécuteur testamentaire, Novak Djokovic. De match, il n'y a pas eu en réalité, excepté l'orgueil d'une vieille gloire, qui a différé l'évidence à la moitié du deuxième set. Personne ne s'était bercé d'une quelconque illusion, et c'est encore plus agréable ainsi : 6-1, 6-4 pour Djokovic, claqués en deux petites heures. Voilà les prolégomènes de leurs mémoires, qui se liront bientôt sur les canapés du monde entier. Nadal n'est à l'évidence plus qu'un cheval qui boîte, et son avenir olympique est désormais remis à Carlos Alcaraz, qui devra soutenir l'échafaudage de leur double. Alcaraz, Espagnol comme lui, féru de terre battue comme lui, appelé à régner sur Roland-Garros pour la génération qui vient comme lui. Il y a quelque chose de l'adoubement consenti dans ce binôme, si ce n'est de la remise de clés. Après son élimination lundi, vient désormais la question de la retraite de Rafael Nadal, qui se pose depuis des mois. Et à laquelle il n'a pour l'instant pas donné de réponse.

WILLY LE DEVIN

A lire en intégralité sur *Libé.fr*

VTT Victor Koretzky offre l'argent à la France

Au terme d'une course d'anthologie sur la colline d'Elancourt (Yvelines), le Britannique Tom Pidcock, tenant du titre olympique, s'est imposé une nouvelle fois. Retardé par un pneu crevé dans le quatrième des huit tours et un changement de roue très laborieux, le Britannique a dû livrer un effort titanesque pour revenir sur Victor Koretzky, parti seul. Le Français, 5e à Tokyo il y a trois ans, récolte malgré tout la médaille d'argent. Vingt-quatre heures après la démonstration de Pauline Ferrand-Prévot, le cyclisme tricolore est déjà doté de deux médailles olympiques.


AFP

Plongeon Tom Daley entre au Panthéon olympique

Classée deuxième derrière les Chinois Lian Junjie et Yang Hao, les Britanniques Tom Daley et Noah Williams s'emparent de l'argent sur l'épreuve du plongeon 10 m synchronisé. Un podium qui permet à Tom Daley de glaner une cinquième médaille olympique en cinq participations aux Jeux.

Escrime L'or sera pour une sabreuse française

Si à l'heure où nous bouclons ces pages, la championne olympique du sabre n'a pas été couronnée, elle sera française. Manon Apithy-Brunet, en bronze à Tokyo, a rejoint Sara Balzer, grande favorite de la compétition après avoir écrasé la saison de Coupe du monde, en finale. Le duel assure à l'escrime française sa première médaille d'or de la quinzaine et à la délégation nationale une 15e et une 16e breloque. Pour trouver trace d'une finale franco-française, il faut remonter à 1996 et le couronnement de l'épéiste Laura Flessel à Atlanta face à Valérie Barlois. Ce serait aussi le premier titre olympique d'une Française au sabre.

Tir à l'arc Les Bleus sur la deuxième marche du podium

Dominés par les métronomes sud-coréens en finale de l'épreuve du tir à l'arc par équipes, les Français Thomas Chirault, Jean-Charles Valladont et Baptiste Addis se contentent de la médaille d'argent. Après une première manche à égalité, la team Lee Woo-seok, Kim Woo-jin et Kim Je-deok a réalisé un tir quasi parfait avec cinq 10 placés dans la cible pour empocher la deuxième manche. Dans la troisième, les Bleus ne sont pas parvenus à corriger le tir (59-56) et laissent filer l'or à la Corée du Sud, nation qui domine sans partage la discipline depuis plusieurs années.

Presse Retraits d'accréditation contre quatre journalistes russes

L'agence de presse russe Tass avait affirmé dimanche que l'accès aux Jeux avait été retiré à quatre de ses journalistes. Lundi, la directrice de la communication de Paris 2024, Anne Descamps, a *«confirmé que certains journalistes accrédités ont reçu une décision a posteriori de la part des autorités compétentes qui revenaient sur [leur décision]»*. Et de préciser qu'elle n'a pas *«le nombre exact des journalistes confirmé»*. Dimanche, Tass avait qualifié ce retrait de *«complètement inattendu»*, précisant qu'ils avaient assisté à la cérémonie d'ouverture vendredi et à plusieurs épreuves.



Retrouvez le programme des épreuves sur Libé.fr
Heure par heure, jour par jour, *Libération* vous donne sur son site les résultats et le classement de chaque pays dans les 32 disciplines représentées cette année aux Jeux. Pour suivre la progression des Français… ou des concurrents.

Michel Catalano, de la prise d'otage des frères Kouachi au «miracle des Jeux»

Pris en otage par les terroristes le 9 janvier 2015, l'imprimeur est aussi un historique licencié de la Fédération de hockey sur gazon, dont l'équipe masculine vise un quart aux Jeux.

Par **WILLY LE DEVIN**
Photo **CYRIL ZANNETTACCI. VU**

C'est une toute petite bande de moquette synthétique, reléguée aux confins du complexe sportif Jean-Bouin du Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis). A côté des immuables footballeurs, il n'est pas rare d'y croiser un essaim de «baby hockeyeurs», qui agitent leur crosse le dos courbé, dans cette posture si caractéristique d'un sport encore très confidentiel en France. Au bord du terrain, un *«président passionné»* observe. Il s'agit de Michel Catalano, 57 ans, l'une de ces figures cathartiques extraites de la noirceur du terrorisme. Avec celle de Lassana Bathily, qui a porté la flamme olympique à Paris le week-end de la fête nationale, son histoire agit comme un pansement sur une nation toute en éraflures.

L'HOMME DU JOUR

Le 9 janvier 2015, l'enfant du Blanc-Mesnil vient de terminer le café du matin avec son jeune employé, Lilian, lorsque deux spectres sonnent à la porte de son imprimerie de Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne). Vêtus de noir, kalachnikovs et lance-roquettes en bandoulière, les assassins de *Charlie Hebdo* et du policier Ahmed Merabet viennent y achever quarante-huit heures de cavale, et mourir *«en martyr»* en affrontant les gendarmes. Michel Catalano passera une heure et demie en apnée et parfois en joue, adoptant toutes les stratégies, au risque d'y laisser la vie, pour protéger son employé, replié sous un évier.

Les jours suivants, Michel Catalano dit avoir songé à mourir. Impossible de canaliser les idées absurdes et cette *«boule au ventre»*. Mais, outre ses proches, il existait alors une micro bulle de bonheur: le Blanc-Mesnil Sport Hockey (BMSH). Ironie cruelle, l'imprimeur a pris ses fonctions de président le 1er janvier 2015, soit une semaine avant sa prise d'otage. Le 7, il devait signer une convention scellant son intronisation avec la municipalité, mais elle a été reportée en raison de l'attaque à *Charlie Hebdo*, *«parce que personne n'avait le cœur à autre chose»*. Le 9 changera sa vie.

Medley. A ses côtés, pour la visite improvisée avec *Libé*, se tient Rachid Amrani, 49 ans. C'est un vieil ami de Michel Catalano et le vice-président du BMSH: *«Ce club a une vocation sociale, mais c'est aussi une histoire humaine. Le hockey est un sport tellement confidentiel en France qu'on y vient rarement spontanément, a fortiori dans le 93, où les jeunes ont surtout la culture foot. Il faut comprendre l'aventure comme celle d'une bande de copains.»* Les deux hommes ont grandi non loin de la cité des Quatre-Tours. La famille Catalano, arrivée d'Italie en 1964, occupait une maison de bois avec les toilettes au fond du jardin. Le père, ouvrier, et la mère, femme de ménage devenue agente hospitalière, sont venus trouver du travail dans cette banlieue nord autrefois pourvoyeuse d'emplois. Ils ont fui une Calabre où il était difficile de résister à l'emprise mafieuse: *«Il suffit d'un service consenti à un membre d'une organisation, même anodin, et c'est terminé, on est dans l'engrenage*, raconte Michel Catalano. *Mes parents ont voulu s'émanciper, ils ne savaient ni lire ni écrire à la base* [sa mère a appris pour lire la Bible, ndlr]. *S'ils ont choisi la France, c'est aussi pour ses valeurs d'accueil et de vivre ensemble. Au club, c'est ce qu'on essaye de faire perdurer.»* C'était aussi l'esprit de sa fondatrice, Nicole Debotte, institutrice de l'école primaire Jacques-Decour, où sont passés Michel Catalano et Rachid Amrani. Un après-midi, elle les a invités à manier la crosse pour la première fois, dans un joyeux medley entre petits et grands. Michel Catalano quitte le foot derechef. On est en 1976, ce qui doit faire de lui un des plus anciens licenciés du pays.



Michel Catalano au Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis), le 23 juillet.

> «Si mes parents ont choisi la France, c'est aussi pour ses valeurs d'accueil. Au club, c'est ce qu'on essaye de faire perdurer.»
> **Michel Catalano**

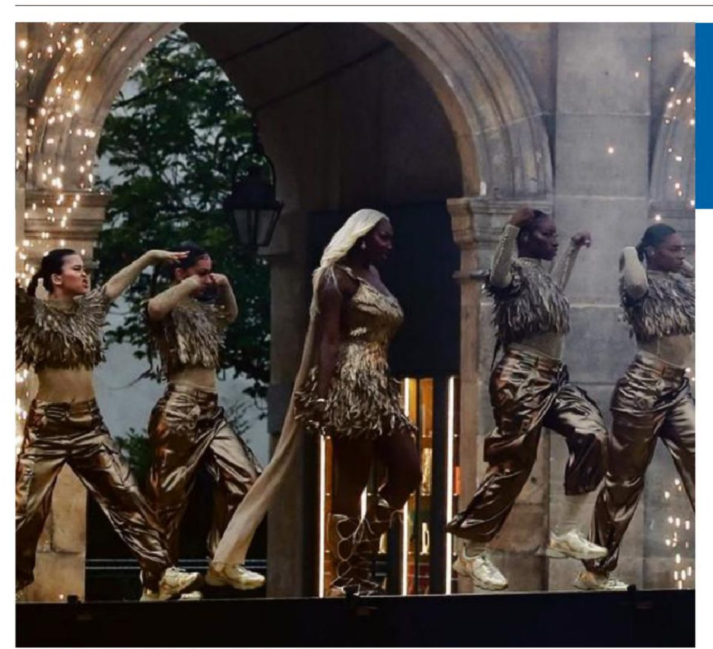
Aujourd'hui, le BMSH, c'est quarante-huit ans d'histoire locale, une grosse centaine de licenciés, mais pas de terrain d'entraînement. Le club espère bientôt obtenir des financements de la structure du Grand Paris, qui occupe un espace de l'enceinte sportive pour y disposer du matériel de chantier. Le BMSH s'est aussi doté d'un emploi à temps plein. Ce dernier arpente territoires et entreprises tel le berger biblique, afin de faire connaître ce sport qui dessine plutôt une géographie de la France des devantures rupines. D'aucuns auront ainsi noté que l'équipe olympique française est l'une des seules de la délégation qui n'aligne aucune diversité. *«Le hockey nous a aussi exposés aux autres*, pose Michel Catalano. *Quand on allait à Versailles, à Saint-Germain-en-Laye au début, on se sentait étrangers. Puis là-bas aussi on s'est fait des copains. Et ça nous a ouvert l'esprit.»*

Cette vocation sociale, Michel Catalano tente toujours d'y œuvrer, en maintenant des cotisations les plus basses possibles: 50 euros l'année pour les jeunes, et 150 max pour les séniors. L'imprimeur, qui a maintenu son activité en l'état – et sur le même site de Dammartin – pour conjurer le sort, espère que les JO donneront un coup de fouet au hockey, qui ne compte que 12 000 licenciés en France, loin des pays pionniers: ceux du Commonwealth et des nations flamandes.

«Enigme». En janvier 2025, pour les dix ans des tueries de *Charlie Hebdo*, de la policière Clarissa Jean-Philippe, et de l'Hyper Cacher de la porte de Vincennes, Michel Catalano sortira un livre. Un témoignage qu'il aura mis du temps à décanter, parce qu'à ses yeux, les frères Kouachi *«sont des gamins qui auraient pu finir dans l'une de mes équipes»*. *«Leur haine*, poursuit-il, *a longtemps été une énigme. Pour moi, qui suis issu de ces banlieues, et qui les aime, il y a quelque chose que je n'ai pas compris, ou pas voulu voir. J'ai comme raté un épisode, et c'est ce qui, je crois, a presque été le plus douloureux.»*

Samedi, Michel Catalano s'est précipité au stade Yves-du-Manoir de Colombes (Hauts-de-Seine), l'enceinte mythique des Jeux olympiques de 1924. La France y a entamé son tournoi par une défaite contre les champions du monde allemands (2-8). Ce mardi à 10 heures, ils doivent impérativement battre l'Espagne pour rêver des quarts. Ce week-end, Michel Catalano n'a cependant pas perdu une miette d'un shoot de joie pure, qui n'a appelé qu'un seul commentaire dans un échange de textos avec *Libération*: *«Le miracle des Jeux en ce qui me concerne.»*

A lire en intégralité sur *Libé.fr*


Aya Nakamura, vendredi devant l'Institut de France. PHOTO GETTY IMAGES VIA AFP

ÉDITOS/

Jeux olympiques 2024: la France qu'on aime

Par **SERGE JULY**
Cofondateur de «Libération»

Un spectacle vu par plus d'un milliard de nos contemporains, qui a enthousiasmé la presse étrangère: *«Paris est magique»*, *«Epoustouflant»* *«Soirée triomphale»*… Les Français devant leur poste de télévision étaient 22 millions, deuxième meilleure audience hexagonale selon les nouvelles règles Médiamétrie. C'était la première fois dans l'histoire des JO que la soirée inaugurale avait lieu en dehors d'un stade, au profit de la ville hôte. Une ville historique, traversée par un fleuve, prêtant ses multiples décors dont certains connus du monde entier – Paris, l'une des plus belles villes du monde – pour un spectacle culturel, musical, historique et républicain. On mesure la réussite globale au défi que la pluie battante a imposé au défilé, aux douze tableaux, aux 3000 artistes et aux 326000 spectateurs sur les bords de Seine. Le spectacle, les artistes et les spectateurs ont pris le dessus sur la pluie battante, comme si l'embarras était devenu secondaire.

Les inventeurs de cette fête

Comment concevoir une fête républicaine, fêter une ville et une époque? Les concepteurs de ce spectacle ont répondu à ce défi. Thomas Jolly voulait la cérémonie la plus populaire de tous les temps et honorer les valeurs françaises, celles issues de la tradition et celles engendrées par la modernité. Les créateurs du show ont voulu rendre hommage à Paris, ville révolutionnaire d'hier et d'aujourd'hui, montrer la beauté *«des idées républicaines d'inclusion, de bienveillance, de générosité, de solidarité»*, de métissage, de mélange de toutes les musiques, du classique aux groupes de metal, en passant par la chanson populaire.
Eh bien figurez-vous qu'aux yeux de certains, ce défilé était un pur scandale; Philippe de Villiers dans le journal du conservatisme, *le Journal du dimanche*: *«Nous avons acté devant le monde entier le suicide de la France.»* Le concepteur du Puy du Fou, qui raconte un faux Moyen Age infantilisé, déclare vengeur: *«Tout était laid, tout était woke.»* Dans le même journal il était logique de trouver un autre détracteur, pourfendeur de toutes les modernités, prêt à dégainer sa haine à toute occasion: Michel Onfray dénonce *«un Disneyland wokiste kitsch»*. J'ai cherché la traduction de cette phrase mais je ne l'ai pas trouvée.

«Quelle honte pour la culture française»

Car l'enjeu idéologique de cette cérémonie était considérable. Une partie de la droite parlementaire, le RN et les zemmouriens sont partis en croisade contre l'ignoble message républicain diffusé par ce spectacle. Quand j'entends le député RN Julien Odoul déclarer *«Quelle honte, un saccage pour la culture française»*, je me dis qu'il y a un mois, c'était moins une qu'il devienne ministre, alors on l'a échappé belle, parce que c'est tellement rétrograde, si volontairement bas de plafond, qu'on respire goulûment. Il est bien sûr dans la ligne de son parti: on se souvient de Marine Le Pen critiquant le choix de faire chanter la Franco-Malienne Aya Nakamura. La dirigeante du RN avait alors accusé Emmanuel Macron d'avoir voulu avec ce choix *«humilier le peuple français»*. Je ne m'en suis toujours pas remis. Rien que ça. En quoi cette chanteuse humilie-t-elle la culture française? En étant la chanteuse francophone la plus écoutée dans le monde? Tout le monde devrait être content que cette ambassadrice existe. Ceux que ça dérange auront du mal, s'ils arrivent un jour au pouvoir, à développer la francophonie. Ils auront du mal à parler à une partie de la jeunesse qui connaît par cœur tous les titres d'Aya Nakamura.
Et moi qui ne suis pas vraiment un fan de notre président, j'ai apprécié qu'il déclare qu'Aya Nakamura et la garde républicaine formaient un duo formidable devant l'Académie française.
Les dirigeants de droite et d'extrême droite ont passé une soirée épouvantable devant leur téléviseur. Voir des mannequins trans leur a donné envie de vomir, autoriser des dragqueens à participer à une reconstitution très lointaine (et même démentie) du dernier repas du Christ – dont j'ai toujours entendu dire qu'il était très accueillant, qu'il venait secourir ceux qui en avaient besoin –, c'était comme si Valérie Boyer, dirigeante LR, avait reçu une météorite sur la tête… Ces condamnations sont toutes effrayantes.

Liberté, égalité, fraternité: une devise subversive

En 1989, Jean-Paul Goude avait occupé les Champs-Elysées pour le bicentenaire de la Révolution. Je me souviens que les mêmes critiques avaient dénoncé la mise en scène magique de Goude. En 2024, cette traversée de Paris était l'occasion d'un bel hymne à notre République, avec toutes les valeurs de celle-ci. En fait, ce qu'on découvre, c'est qu'avec cette devise «liberté, égalité, fraternité» ces trois mots magiques sont, pour une partie des dirigeants de droite et d'extrême droite, des mots étrangers, qui quelque part leur font honte.
C'est avec des événements de ce type qu'on mesure le danger s'ils arrivent un jour au pouvoir. Le choc culturel serait inévitable et dramatique.
Il est terriblement angoissant de constater que nous ne partageons pas ces fondamentaux, *«les idées républicaines d'inclusion, de bienveillance, de générosité et de solidarité»*, comme le dit Thomas Jolly. Bref, ce qu'il y a de mieux.

Choc culturel

Si on prenait ces dirigeants de droite et d'extrême droite au pied de la lettre et qu'on supprimait tout ce qu'ils ne supportent pas, nos vies ne seraient tout simplement plus les mêmes.
Entre eux et moi, je m'aperçois que le fossé serait immense. Nous n'appartenons pas au même monde, même pas à la même décennie, malgré mon âge. Ils sont tous passés à côté, ils ont peur de tout ce qui est nouveau, se complaisent dans l'odeur désagréable du rance, aspirent à ce que rien ne bouge, que surtout rien ne change.
C'est bien simple, tout ce qu'ils refusent m'est sans doute indispensable, ou du moins je trouve indispensable que tous ces artistes et leurs genres existent, avec leurs talents.
Ils étaient 3000 à se produire dans ce spectacle à nulle autre pareille, avec une profusion de créativité et d'inventions techniques; il y en avait pourtant pour tous les goûts.
Les personnes trans à la table du Christ n'ont pas été du goût de tout le monde, mais ouvrez les yeux, ils sont parmi nous. Comme disaient les religieux autrefois, ce sont nos frères. Heureusement les évêques de France, tout en critiquant d'éventuelles caricatures, ont souligné que cette cérémonie avait offert des *«merveilleux moments de beauté»*, qui avaient manifestement échappé à Philippe de Villiers. Ils rejettent tout en bloc, comme la partie la plus rétrograde du XIX[e] siècle, la bande à Adolphe Thiers par exemple, qui voulait absolument cacher *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix sur la révolution de 1830, de peur que la vision de ce tableau encourage les insurrections. Hélas, Adolphe Thiers, chef des Versaillais et massacreur de la Commune, a encore beaucoup d'héritiers parmi nous.
Parfois on est perdu, on se cherche des repères. Par chance, il y a des événements qui permettent une clarification quasi immédiate. C'était le cas de cette fête républicaine. Merci à ses inventeurs.

Par
BENJAMIN DELILLE
Envoyé spécial à Caracas


La victoire revendiquée par Maduro a plongé le pays dans la stupeur. PHOTO ALEXANDRE MENEGHINI. REUTERS



Lundi, des «casserolades»



Selon le Conseil électoral, Nicolás Maduro a remporté 51,2% des suffrages. PHOTO RAUL ARBOLEDA. AFP



La police garde le siège du

MADURO RÉÉLU AU VENEZUELA «Il n'y a plus rien à faire»

L'annonce par le Conseil national électoral de la victoire de Nicolás Maduro à l'élection présidentielle, pourtant revendiquée par l'opposition, plonge le pays dans l'incertitude. Une partie de la communauté internationale appelle à vérifier les résultats.

Il y a eu la rage. Les cris du cœur au moment des résultats. Quelques minutes de concert de casseroles et de noms d'oiseaux contre Maduro. Puis le silence. Ce lundi matin, Caracas est désert. Ou presque. Etouffé dans un mutisme pesant, écrasé par un ciel gris comme la ville n'en connaît pas si souvent. La victoire de Nicolás Maduro à la présidentielle de dimanche, vivement contestée par l'opposition et mise en doute par une partie de la communauté internationale, plonge le pays dans une nouvelle incertitude. Quelques *«Fraude»* ont été tagués ici et là, sur des peintures murales à la gloire du Président. Mais beaucoup de Vénézuéliens ont préféré rester chez eux plutôt que de sortir, de peur qu'éclatent des heurts. De nombreux rideaux de fer sont restés clos. Laissant le pays dans une atmosphère étrange d'attente et de gueule de bois. *«Il n'y a plus rien à faire*, soupire Jorge Perez, le regard hagard, à la terrasse d'un des rares cafés ouverts du quartier de Chacao, acquis à l'opposition. *Il ne quittera jamais le pouvoir.»*

C'est que les mots du président du Conseil national électoral, Elvis Almoroso – réputé proche de Maduro et visé par des sanctions américaines pour son rôle dans la crise vénézuélienne –, n'ont guère laissé de place au doute. Lorsqu'il annonce la réélection du président socialiste, peu après minuit lundi, sur la base de 80% de bulletins dépouillés, il promet que celle-ci est *«irréversible»*. Nicolás Maduro l'aurait emporté avec 51,2% des voix, contre 44,2% pour l'opposant Edmundo González, qui a pourtant revendiqué une large victoire tout au long de la soirée.

Dans la foulée de cette déclaration sans équivoque, la cheffe de file de l'opposition, María Corina Machado, qui avait dû céder sa place sur le bulletin de vote après que sa candidature avait été interdite, parle quant à elle d'une victoire avec *«70% des voix»* sur la base de 40% des bulletins remontés des bureaux de vote. *«Il ne s'agit pas d'une fraude de plus mais d'une méconnaissance et de la violation grossière de la volonté populaire»*, s'est-elle indignée en annonçant des *«actions»* à venir pour contester le résultat.

«RÉEXAMEN COMPLET»

En attendant d'éventuelles instructions, ses partisans se terrent d'abord, sidérés par ces résultats qui leur semblent invraisemblables. Au réveil, les quartiers populaires, dont certains ont basculé du chavisme vers l'opposition, sont aussi calmes que le centre, alors que d'immenses célébrations avaient précédé l'annonce des résultats tombée comme un couperet. Il y a bien des manifestations qui s'organisent à l'étranger, notamment à Madrid, mais au Venezuela, la crainte de la violence semble inciter à la prudence. Sur la place Altamira, au cœur de la capitale, deux hommes frisant la soixantaine dissertent sur la soirée ●●●

de protestation ont eu lieu à Caracas. PHOTO A. MENEGHINI. REUTERS


Conseil électoral, lundi à Caracas. PHOTO YURI CORTEZ. AFP

Un président secoué mais indéboulonnable

Animal politique redoutable même s'il semble régulièrement au bord du gouffre, Nicolás Maduro confirme une fois de plus qu'il ne compte pas lâcher les rênes.

La grande force de Nicolás Maduro, c'est qu'on l'a toujours sous-estimé. Le grand moustachu à la carrure de molosse a encore réussi son coup. Le voici reparti pour un mandat de six ans à la tête du Venezuela malgré l'avance supposée de l'opposition dans les sondages. A croire que le président vénézuélien est aussi résilient que «Super moustache», personnage de dessin animé qu'il a créé à son effigie : un superman évidemment moustachu avec un casque d'ouvrier et une main de fer pour en finir avec *«l'impérialisme yankee»*. Avec ce nouveau tour de force, il montre encore une fois qu'il est un animal politique redoutable, et qu'il n'est pas près de lâcher le pouvoir.

Dérive. Lorsque l'ancien président Hugo Chávez l'adoube comme son successeur, quelques mois avant sa mort en 2013, ce choix ne fait pas l'unanimité. Nicolás Maduro est à la fois vice-président et ministre des Affaires étrangères, mais on lui reproche un fort manque de charisme. Et surtout, il passe pour un modéré.
Maduro aurait bénéficié des faveurs du meilleur partenaire du Venezuela : Cuba. Pour l'île, cet apparatchik obéissant du chavisme est un choix logique. Et sa trajectoire politique en fait un partenaire sûr. Né le 23 novembre 1962 à Caracas, dans une famille modeste, cet ex-chauffeur de bus devenu coordinateur du Syndicat des travailleurs du métro de Caracas a été formé politiquement à La Havane. Il accompagne Chávez dès son incarcération après le coup d'Etat de 1992 jusqu'à son élection de 1998 sans être dans le premier cercle. Puis monte une à une les marches du pouvoir jusqu'à devenir son successeur.
Après la mort de Chávez, Maduro doit rapidement asseoir son pouvoir. D'autant que son élection sur le fil, à la présidentielle de 2013 contre le gouverneur Henrique Capriles, l'oblige à hausser le ton. A la fois contre l'opposition, qu'il accuse régulièrement de putschisme, mais aussi en interne, pour éviter toute révolution de palais. Et c'est ainsi que commence une lente dérive autoritaire. Rapidement privé des ressources formidables du pétrole avec la chute du prix du baril, en 2014, il se retrouve à la tête d'un pays en perdition, miné par la corruption et des années de mauvaise gestion sans parvenir à redresser la barre. Face aux manifestations monstres qui commencent pour dénoncer l'hyperinflation, il choisit la répression. Face à l'opposition, qui remporte les législatives de 2015, il trouve une manière de contourner la défaite : le Tribunal suprême de justice, acquis à sa cause, profite de supposées irrégularités électorales pour déclarer la nouvelle majorité en *«desacato»* (en «outrage»), sans pouvoirs.

Discussions. L'affrontement va culminer en 2017 avec de nouvelles manifestations, sévèrement réprimées, l'élection d'une Assemblée constituante censée remplacer ce Parlement gênant, puis l'élection présidentielle de 2018, sans concurrence, qu'une partie de la communauté internationale ne reconnaîtra pas. L'année suivante, l'opposition tente un énième coup de force via le président sans charisme de l'Assemblée nationale, Juan Guaidó. Jugeant l'élection de Maduro volée, il se proclame président par intérim avec le soutien des Etats-Unis qui multiplient les sanctions contre le Venezuela. La population sort massivement dans les rues, appâtée par la promesse de nouvelles élections sous six semaines. Maduro est encore au bord du gouffre. Mais les militaires, qui détiennent les clés du pouvoir, lui restent fidèles, et l'aventure Guaidó se solde par une tentative de coup d'Etat ratée, le 30 avril 2019. Le président socialiste s'en sort avec une prime de 15 millions de dollars sur sa tête émise par Washington et une enquête pour *«crimes contre l'humanité»* lancée par la Cour pénale internationale.
Les années qui suivent le voient passer de paria à roi du pétrole, car la guerre en Ukraine pousse les Etats-Unis à renégocier avec lui, en raison du blocus contre le pétrole russe. C'est ainsi que s'ouvrent de nouvelles discussions avec l'opposition pour aboutir à la présidentielle qu'il vient d'emporter. L'opposition aura beau dénoncer les interdictions de se présenter en cascade et un résultat frauduleux, Maduro fait une nouvelle démonstration de résilience. Quelles que soient les conséquences, le pouvoir au Venezuela, c'est bien lui.

B.De. *(à Caracas)*

●●● d'angoisse qui les a empêchés de dormir. *«Comment peut-on parler d'un résultat irréversible alors que, selon le décompte fumeux du CNE, 700 000 voix les séparent et qu'il restait plus de 2 millions de bulletins à dépouiller ?»* s'interroge l'un d'eux. *«Personne n'est dupe»*, répond l'autre, en allusion au concert de réactions internationales.
Mis à part les traditionnels alliés du Venezuela chaviste – Chine, Russie, Cuba, Nicaragua… – qui ont félicité leur champion, une grande partie de la communauté internationale a immédiatement émis de sérieux doutes sur les résultats et appelé à un décompte le plus transparent possible. Neuf pays d'Amérique latine ont même demandé un *«réexamen complet des résultats»*. Le Pérou a rappelé son ambassadeur. Même le Brésil de Lula, autrefois plutôt avenant à l'égard de la République bolivarienne, a demandé une *«vérification impartiale»* des résultats. Le président brésilien s'était déjà dit *«horrifié»* par les déclarations de Maduro menaçant d'un *«bain de sang»* en cas de victoire de l'opposition. *«On tente d'imposer un coup d'Etat fasciste et contre-révolutionnaire au Venezuela»*, a réagi Maduro, lors d'un discours lundi au CNE, après avoir été proclamé président.

DUO IMPROBABLE

Tout va désormais reposer sur la vérification des actes de votation que les machines électroniques impriment dans chacun des 15 000 centres du pays, et qui sont normalement infalsifiables. L'opposition dispose de 72 heures pour les réunir et contester formellement le résultat. Mais déjà dimanche soir, la cheffe de campagne d'Edmundo González, Delsa Solórzano, assurait que, dans certains bureaux, des assesseurs refusaient de les transmettre. *«J'ai du mal à croire qu'un recours légal puisse fonctionner»*, anticipait, abattue, Patricia, une opposante de 50 ans présente au QG de campagne dimanche soir. *«Soit on sort massivement dans les rues pour convaincre les militaires, soit on baisse les bras et on quitte ce pays rejoindre nos proches»*, présageait-elle, en référence aux plus de 7 millions de Vénézuéliens, presque un quart de la population, qui ont quitté le pays depuis 2015, selon l'ONU.

> «Soit on sort massivement dans les rues pour convaincre les militaires, soit on baisse les bras et on quitte ce pays.»
> **Patrica** militante présente dimanche soir au QG de campagne de l'opposition

D'autant que les militaires, véritable ciment du pouvoir au Venezuela, semblent s'être déjà exprimés en faveur du président socialiste. Le ministre de la Défense, le général Vladimir Padrino, se félicitait dimanche d'une journée électorale sans incident résultant sur un vote clair *«contre les sanctions américaines»*. Une manière de confirmer son allégeance à Nicolás Maduro.
Lorsqu'il est sorti lundi sur la scène du palais présidentiel de Miraflores, l'homme fort du pays a promis *«la paix, la stabilité et la justice»* à ses compatriotes. Derrière lui, des feux d'artifice et un spectacle de drones célébraient cette victoire que déjà toute l'opposition s'employait à contester. *«Je suis un homme de dialogue»*, a-t-il assuré, en contraste avec la campagne qu'il a lui-même contribué à tendre. Depuis des semaines, malgré les sondages qui le donnaient largement perdant, il affichait une confiance insolente, annonçant déjà sa victoire et l'intention de l'opposition d'appeler à la fraude. Son procureur général, Tarek William Saab, est déjà passé à l'offensive lundi : il a lancé une enquête criminelle contre María Corina Machado l'accusant d'être à l'origine d'une cyberattaque lancée depuis la Macédoine du Nord, dimanche soir, contre le système de vote électronique.



Pour les partisans de l'ex-députée et d'Edmundo González, la désillusion est proportionnelle à l'espérance qu'avait suscitée ce duo improbable. Lui, plutôt centriste et modéré. Elle, autrefois radicale mais forcée de lisser son discours pour unifier l'opposition. *«Je pense que c'est le silence avant la tempête»*, confie une cheffe communautaire de Petare, le plus grand quartier populaire d'Amérique latine. On est lundi, à la mi-journée, quelques heures après les résultats. Derrière elle, les concerts de casseroles reprennent puis s'étendent en écho dans les collines autour de la capitale. La contestation ne fait que commencer. ◆

Diplomatie Entre Macron et Mohammed VI, le froid du Maroc

ENQUÊTE

Depuis l'accession au pouvoir du président français, focalisé à ses débuts sur l'Algérie et indifférent aux us de la monarchie chérifienne, les relations avec le royaume se sont tendues, jusqu'à se glacer au moment de l'affaire Pegasus, et la révélation de la mise sur écoute d'Emmanuel Macron. Une amélioration semble en cours, alors que le souverain fête ce mardi ses 25 ans de règne.



Emmanuel et Brigitte Macron rompent le jeûne avec la famille royale,

Par **SOPHIE DES DÉSERTS**

A la cour de Mohammed VI, l'affaiblissement du président français fait quelques heureux. *«Macron nous donnera peut-être moins de leçons. Il va finir par réaliser ce qu'est un roi, un vrai…»* ironise un haut dignitaire, observant le chaos hexagonal post-dissolution. Au Maroc, tout est calme. Le roi célébrera ce mardi, à Tétouan, ses 25 ans de règne, avec partout, des défilés, des fêtes, de belles images, des milliers de courtisans courbés sur son passage. Peu importe qu'il n'ait plus la force de parader à cheval, qu'il soit affaibli par la maladie, les articles sur sa vie privée, les dissensions au Palais. La cérémonie sera grandiose.

Emmanuel Macron doit marquer l'événement. Encore faut-il trouver le bon mot, le bon geste pour féliciter ce souverain qui le fait marner comme aucun autre. Il y a entre eux tant de dossiers brûlants, du tropisme du président français pour l'Algérie, le voisin honni du Maroc, grand rival au Sahara-Occidental, à la restriction des visas décidée par la France. Et surtout la bombe : Pegasus, logiciel espion révélé en juillet 2021 par un consortium de journalistes réunis autour de Forbidden stories et d'Amnesty International. Ils détaillaient, notamment, comment le Maroc l'a utilisé pour cibler les smartphones de milliers de personnes, opposants, courtisans, journalistes, politiques… dont Emmanuel Macron.

«ÉVITEZ LES WEEK-ENDS À MARRAKECH»

Une affaire d'Etat vite étouffée. *«Trop sensible»*, souffle-t-on à l'Elysée, comme à Beauvau ou au Quai d'Orsay. Ce fut le début d'une incroyable guerre froide entre le Maroc et la France durant plus de deux ans. Au bord de la rupture, à l'automne 2023, Emmanuel Macron a mobilisé tout l'exécutif, et même son épouse, avec une consigne : rétablir à tout prix les liens avec Mohammed VI. Ont ainsi défilé à Rabat quasiment tous les ministres, de l'Economie, du Commerce extérieur, de l'Agriculture, de la Justice, de l'Intérieur… A l'Elysée, le chef de



la cellule diplomatique, Emmanuel Bonne, a intensifié les échanges avec Fouad Ali El Himma, le grand chambellan du régime, intime de Mohammed VI depuis leurs années au collège royal. Au Quai d'Orsay, la nouvelle directrice ANMO (Afrique du Nord et Moyen Orient), Anne Grillo, a été chargée de concentrer les efforts sur le Maroc, pays qu'elle a connu jeune attachée d'ambassade sous Jacques Chirac, ce président qui chaque semaine appelait Mohammed VI, son père Hassan II l'ayant prié de veiller sur lui. *«Là-bas, tout passe par la famille*, rappelle la diplomate à ses équipes. *Les liens personnels priment.»* Tout est ainsi à rebâtir, tant l'inimitié entre le chef de l'Etat français et le roi du Maroc est inédite. *«C'est de la folie, irréel»*, note un poids lourd du Makhzen, le cercle du pouvoir à Rabat. *«Entre "je t'aime moi non plus" et un roman de John Le Carré»*, se désole un ambassadeur français. Le film de ces sept dernières années en dit long sur les affres de la diplomatie macronienne, et la puissance du royaume chérifien.

Le ciel paraissait si clair, ce 14 juin 2017. Le roi s'est rendu en personne à la descente de l'avion pour rencontrer Emmanuel Macron, tout juste élu, et son épouse. C'est leur premier déplacement ensemble à l'étranger. Une marque d'honneur et une volonté d'équilibre, veut-on croire à Rabat, Macron, candidat, s'étant focalisé sur l'Algérie, résolu à panser les plaies du passé, jusqu'à déclarer la colonisation *«crime contre l'humanité»*. Le couple présidentiel est logé dans un des palais du roi. Brigitte Macron, toute en dentelles crème, arpente le musée d'art contemporain au bras de l'artiste Mehdi Qotbi, président de tous les musées du Maroc et futur allié précieux. Le dîner de rupture du jeûne a lieu en famille, avec les trois sœurs du roi et son épouse, qui disparaîtra mystérieusement quelques semaines plus tard, avant l'officialisation du divorce en 2019. A ses côtés, le prince héritier, Moulay Hassan, alors âgé de 15 ans, que l'on prépare doucement au pouvoir.

Mohammed VI, lui, l'a pris à 35 ans, sans enthousiasme ; *«le roi cool»* l'appelait à ses débuts la presse étrangère, charmée par son humilité, ses baskets, sa passion du jet-ski, l'imaginant apte à moderniser son pays, mais aussi libéraliser les mœurs et la presse. Douce illusion quand on est le Commandeur des croyants, avec un islam radical puissant, à la tête d'une des plus anciennes monarchies au monde. Mohammed VI s'étonne qu'Emmanuel Macron cherche d'emblée à le tutoyer, lui tape dans le dos comme s'il était Donald Trump. C'est un président pressé, sourd aux recommandations de la journaliste de *Paris Match* Caroline Pigozzi, qui glisse : *«Ici, on regarde le soleil, pas sa mon-*



le 14 juin 2017 à Rabat, lors de la première visite officielle au Maroc du président français. PHOTO ABDELJALIL BOUNHAR. AFP

tre.» Lui déteste les salamalecs, n'a aucune affinité avec la culture arabe. Macron a seulement séjourné à Tanger, dans la demeure de son vieux mentor, Henry Hermand, businessman, pionnier de la grande distribution, rocardien, qui l'adorait comme un fils jusqu'à financer son mariage, lui prêter de l'argent pour son premier appartement – et l'attendait sur son lit d'hôpital, jusqu'à son dernier souffle en novembre 2016. Le Maroc se résumait ainsi à quelques souvenirs, l'époque où Hermand interpellait son voisin, l'écrivain Tahar Ben Jelloun et ses riches amis descendus au palace Le Mirage, en disant: *«Je vais vous présenter quelqu'un qui ira loin.»* Emmanuel Macron n'a jamais été à la Mamounia de Marrakech, comme tant d'autres politiques. Il méprise ceux qui profitent des largesses du système chérifien, tels Jack Lang, le directeur de l'Institut du monde arabe, ou Nicolas Sarkozy, habitué des Noël au soleil marrakchi dans un palais du roi. *«Le vieux monde,* dit-il, *c'est fini.»* Il a même sermonné ses jeunes colistiers, et ses ministres : *«Evitez les week-ends à Marrakech.»* Le Président sait que les services marocains captent ainsi nombre d'informations sur l'establishment français, tout en opérant dans l'Hexagone, notamment via les mosquées et les associations. Ils ont même «recruté» pendant la campagne un jeune salarié d'En marche, Ahmed, ex-buraliste, chargé d'escorter Brigitte, l'emmener faire du shopping ou rejoindre le Touquet. Il était prévu qu'il participe à ce premier voyage à Rabat, avant d'être de justesse débranché. *«Macron était furieux,* se souvient un membre de sa sécurité. *Il disait: les Marocains veulent nous baiser. L'ambiance, d'emblée, était donnée.»*

> **«Le Président était meurtri d'avoir été ainsi trahi, furieux contre les Marocains, disant: ils me l'ont fait à l'envers, ce roi est un voyou.»**
>
> **Un proche de Macron** après la découverte de l'affaire Pegasus

CRIME DE LÈSE-MAJESTÉ

Pour son second déplacement, en novembre 2018, Macron ne daigne pas rester plus d'une journée, le temps d'inaugurer la ligne de TGV Tanger-Casablanca construite par Alstom. Il pense exclusivement business, sans mettre les formes. Il lui arrive même, quand le roi appelle, de le mettre en attente. Au Makhzen, certains se souviennent que Nicolas Sarkozy aussi a fait des erreurs de débutants, comme laisser entrevoir ses semelles à Mohammed VI – offense suprême –, avant d'intégrer les usages, lui donner du «sa majesté» et se faire grandement apprécier. Mais avec ce président-là, c'est presque perdu d'avance, vu son activisme à Alger. Les Marocains, qui auscultent tout, soupèsent les pro-Algériens dans son entourage, ses soutiens financiers durant la campagne, ses hommes au pouvoir, Bernard Emié, ex-ambassadeur à Alger, patron de la DGSE jusqu'en décembre 2023, ou Jean-Yves Le Drian, son Premier ministre des Affaires étrangères qualifié à Rabat *«d'agent algérien»*. Un sphinx, tout puissant, dissèque au scalpel la classe politique française: Abdellatif Hammouchi, le directeur général de la sûreté nationale et de la surveillance du royaume. Il n'a jamais oublié l'humiliation subie, en 2014, à la résidence de l'ambassadeur du Maroc à Neuilly, quand sept policiers sont venus lui remettre une convocation judiciaire, après la plainte d'une ONG, l'accusant de *«complicité de torture»* envers deux de ses concitoyens. Crime de lèse-majesté, menace de rompre la collaboration entre les services. Toute la hollandie s'est alors mobilisée pour effacer ce *«regrettable incident»*, faire voter en vitesse un protocole exigeant d'informer le Maroc des procédures lancées contre ses ressortissants. François Hollande s'est expliqué en tête-à-tête avec Mohammed VI, apaisant heureusement les relations avant les attentats du 13 novembre 2015, les renseignements marocains ayant aidé à localiser le coordonnateur du commando, Abdelhamid Abaaoud, tué par le Raid. Quelques jours avant son départ de l'Elysée, le Président organisait un dîner en l'honneur de Mohammed VI, avec, entre autres, Jamel Debbouze, Leïla Slimani, Tahar Ben Jelloun et l'inoxydable Jack Lang, qui se souvient d'*«un roi en pleine forme, gourmand, volubile, parlant de sa passion pour la jeunesse, le rap et la techno»*. Abdellatif Hammouchi, lui, fut décoré de la légion d'honneur.

«PERSONNE N'A TOUT LE PUZZLE»

Est-ce lui, le grand chef de la sécurité du Maroc, qui a donné l'ordre d'écouter Emmanuel Macron? Est-ce le roi, en personne? Ou Israël qui a ainsi sous-traité ses missions d'espionnage, en livrant au Maroc son ravageur logiciel, Pegasus, mis au point par la start-up NSO, née près de Tel-Aviv, à 150 mètres du plus grand centre de recherches d'Apple hors Etats-Unis. Rien de tel pour exploiter les vulnérabilités de l'iPhone, puis des Android, avec l'aide d'ex-geeks du Mossad.

L'affaire Pegasus, qui fait actuellement l'objet d'une enquête de la justice française, restera sans doute une énigme, vu ses obscures ramifications mondiales. Ceux qui l'ont traitée au sommet de l'Etat n'en parlent que sous le sceau de l'anonymat, avec des trous, des silences, des *«personne n'a tout le puzzle»*. Mais tous rapportent la sidération de Macron quand il a appris avoir été ciblé par le Maroc sur son portable personnel. *«C'est la seule fois,* confie un de ses collaborateurs, *où je l'ai vu déstabilisé, blême.»* Un autre: *«Le Président était meurtri d'avoir été ainsi trahi, furieux contre les Marocains, disant: ils me l'ont fait à l'envers, ce roi est un voyou.»*

L'information a été donnée à l'Elysée par les journalistes du *Monde*, France Inter et Forbidden Stories, qui ont épluché les listings transmis par un lanceur d'alerte, en poste chez NSO, selon la version officielle. Selon certaines sources, les leaks provien- Suite page 14

Suite de la page 13 draient plutôt des Américains, agacés par la puissance devenue tentaculaire de la firme israélienne. *«On a découvert début février 2021 qu'il y a parmi les milliers de cibles le portable de Macron, celui qu'il utilisait durant la campagne pour son compte Twitter,* se souvient Laurent Richard, fondateur de Forbidden Stories et auteur de *Pegasus. Démocraties sous surveillance* (Robert Laffont). *On a alors été reçus à l'Elysée, par les coordonnateurs du renseignement intérieur et extérieur, un peu vexés d'être informés par des journalistes.»* Personne ne sait alors si l'iPhone du Président a été écouté. Les services français connaissent Pegasus, son pouvoir de prendre le contrôle total d'un téléphone, tout pomper – mails, photos, messages – y compris sur les applications cryptées – même activer micro et caméra.


Abdellatif Hammouchi, à Marrakech, le 8 novembre 2016. PHOTO FADEL SENNA. AFP

«IMMENSE JEU DE POKER MENTEUR»

Eux ont refusé de l'acheter car NSO imposait un contrat de maintenance, soit la possibilité de retracer toutes les écoutes. Mais le Maroc, comme de nombreux pays, n'a pas hésité. Ses relations avec Israël sont bonnes, même excellentes depuis que Mohammed VI a reconnu en décembre 2020 l'Etat hébreu, en échange de la reconnaissance – en un tweet de Trump – de la souveraineté du Royaume sur le Sahara-Occidental. L'Arabie saoudite, qui s'est aussi rapproché d'Israël, a également utilisé Pegasus, notamment pour suivre le journaliste Jamal Khashoggi, qui a fini sauvagement assassiné, en 2018, au consulat d'Arabie saoudite à Istanbul.

Le chef de l'Etat s'en est naturellement remis à Laurent Nuñez, alors coordonnateur national du renseignement, en collaboration avec l'Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information (Ansi). Mais il rechigne à livrer son portable aux experts des services. Il préfère s'en référer d'abord à son homme de confiance sur les dossiers numériques sensibles: Alexandre Carayon, petit génie modeste repéré à l'Ecole 42 de Xavier Niel, chargé de sécuriser la campagne sur le Web, au feu pour gérer les «Macron Leaks», avant d'être recruté à l'Elysée. C'est lui qui examine le téléphone. C'est lui qui apparaît un jour à la sortie des Conseils des ministres, réclamant les portables, à la surprise générale, personne, hormis quelques intimes du Président, ne connaissant ce trentenaire en baskets, parti depuis monter sa société de conseils. Quelques ministres, méfiants, peinent à s'exécuter. Certains sortis du gouvernement, contactés pour faire inspecter leur portable, craignent que Macron ait ainsi accès aux entrailles de leur vie politique et personnelle. *«Tout est possible dans cet immense jeu de poker menteur»*, soupire, sibyllin, un ex-proche du Président. Il sera établi que près de la moitié du gouvernement a été ciblée, dont l'ancien Premier ministre, Edouard Philippe, l'ex-ministre de La Défense, Florence Parly, ou des diplomates en poste en Algérie et au Maroc. Beaucoup d'entre eux ont dit à *Libération* n'avoir jamais eu de suite, ni su quelles données avaient été aspirées.

Emmanuel Macron accepte enfin d'être plus prudent, sans pour autant se mettre au téléphone ultrasécurisé, mais si lourd, de Thales. Il change d'iPhone, de numéro à plusieurs reprises. Et les Israéliens sont invités à s'expliquer. Florence Parly, alors ministre de la Défense, rencontre à Paris son homologue, Benny Gantz, et lance, glaciale: *«A cause de vous, je n'ai plus WhatsApp…»* Les Israéliens finissent par reconnaître que Pegasus a parfois été utilisé à mauvais escient et s'engagent à ce qu'aucun numéro en +33 ne soit plus ciblé. NSO, placée en 2021 sur la liste noire du département du commerce américain, sera démantelée. Le Maroc nie quant à lui toute implication. Macron appelle alors le roi. *«Non, je ne vous ai pas écouté»*, jure Mohammed VI, selon ses proches. Et il s'entend répliquer: *«Ecoutez, j'ai les preuves, soit vous mentez, soit vous ne savez pas ce qu'il se passe dans votre pays.»* Le roi raccroche. Aucun humain ne lui a jamais parlé ainsi.

Dès lors, tout se grippe. Le Maroc attaque les médias français l'ayant accusé d'avoir utilisé Pegasus, plainte jugée irrecevable, la loi sur la diffamation ne pouvant s'appliquer à un Etat. Macron, lui, ordonne en Conseil de défense de baisser de 50% les visas pour les Marocains (idem pour les Algériens, 30% pour les Tunisiens) afin de faire pression sur Rabat, qui refuse de reprendre ses ressortissants condamnés en France, jihadistes, grands délinquants, trafiquants de drogue, nombreux au royaume du cannabis. *«La stratégie,* rappelle un membre du cabinet de Gérald Darmanin, *était d'enquiquiner les marocains de la haute, ceux qui viennent se faire soigner à Paris, dévaliser l'avenue Montaigne et dorer sur la Côte d'Azur…»* Mais les quotas sont appliqués sans discernement, touchant des chercheurs, des étudiants, des familles soudain empêchées de se voir… Le ressentiment contre la France monte, avec des campagnes appelant à ne plus parler, ni acheter français. Mohammed VI, d'habitude si prompt à réagir, laisse faire.

«ON A TOUT ESSAYÉ»

Lui continue de débarquer à Paris avec une armée de serviteurs, auxquels il faut fissa délivrer des visas; il passe des semaines dans son hôtel particulier des Invalides ou dans son château de l'Oise, mobilisant des dizaines de policiers. Mais le souverain refuse les appels et invitations de Macron. *«On a tout essayé»*, se désole alors un proche du Président. Les vieux amis de la France et du Maroc, Jack Lang, Nicolas Sarkozy, BHL, Richard Attias… peuvent bien, par tous les canaux, plaider l'apaisement, le roi s'en moque. L'ex-protégé de Chirac, qui fut étudiant en droit à Nice, stagiaire auprès de Jacques Delors à la commission européenne, s'émancipe. Et fait savoir que la France, pourtant premier investisseur étranger du royaume, deuxième partenaire commercial, n'est plus si essentielle.

«Mohammed VI a renforcé ses liens avec les Etats-Unis, depuis ses accords avec Donald Trump et son gendre, Jared Kushner, habitué des palais marocains, note le journaliste et professeur de sciences politiques Omar Brouksy, auteur de deux biographies du monarque. *Il multiplie les investissements sur le continent africain dans les banques, la téléphonie, l'énergie…»* Mohammed VI y fait des tournées régulières avant de gagner sa résidence de la Pointe Denis au Gabon ou son palais de Zanzibar, récemment racheté au sultanat d'Oman. Lui qui découvrit


A Paris, le 11 novembre 2018. A gauche d'Angela Merkel, Mohammed VI et son fils, le prince héritier Moulay Hassan. PHOTO ALBERT FACELLY

en accédant au trône l'indécente fortune laissée par son père, prétendant alors devenir *«le roi des pauvres»*, n'a plus aucun complexe. A 60 ans, enfin divorcé, il s'amuse, collectionne les œuvres d'art, les bolides, les Rolex. Il s'est acoquiné avec une étrange fratrie, les Azaitar, trois costauds, champions de MMA, grandis à Cologne, originaires du Rif par leurs parents, omniprésents au palais royal. Leurs poses sur Instagram, tout en muscles et sapes de luxe, avec Mohammed VI, chez lui, à Paris, devant le mausolée de son père, ont défrayé la chronique, et inquiété les historiques du Makhzen. Ceux-là ont fini par parler, nourri des articles sur ces *«gangsters à la Ferrari»*, relaté leurs multiples condamnations en Allemagne, avant qu'un récit hallucinant paraisse, en 2023, dans le très sérieux *The Economist*. Opprobre mondial. La presse officielle marocaine, elle, dénonce une cabale.

Et la France est toujours accusée d'entretenir les rumeurs, de salir l'image du royaume, notamment avec cette résolution au Parlement européen dénonçant le sort des journalistes marocains, initiée en janvier 2023 par Stéphane Séjourné, fidèle de Macron, à l'époque patron du groupe Renew. Bruxelles est alors en plein Qatargate, qui est parti d'une enquête sur le Maroc: les services de renseignement belges se sont intéressés aux pratiques de corruption d'agents du royaume chérifien, avant de se pencher sur les Qataris. La DGSE a, semble-t-il, donné des preuves des opérations de lobbying marocaines, qui seront publiquement dénoncées par la commission sur l'ingérence étrangère, alors présidée par un autre Français, Raphaël Glucksmann. Coup de sang royal. Mohammed VI rappelle son ambassadeur à Paris. La coopération entre les services, jusqu'ici préservée, faiblit. Un voyage du Medef au Maroc est annulé en juin 2023, tout comme celui d'une délégation de députés macroniens.

Rabat préfère recevoir des élus LR, d'abord Rachida Dati que le roi a connue jeune garde des Sceaux au bras de Sarkozy, puis députée européenne toujours attentive aux intérêts du Maroc, le pays de son père, celui où elle a fait enterrer sa mère algérienne. A ses côtés, Eric Ciotti a multiplié les interviews pour pilonner Macron, son manque de considération, rappeler la souveraineté *«indiscutable»* du Maroc sur le Sahara. Ses futurs camarades du RN, aussi, jouent le royaume chérifien contre l'Algérie, avec l'espoir que Marine Le Pen rencontre le roi, sur les traces de son père, jadis reçu par Hassan II. Mohammed VI renouvelle sa cour, ses amis. Jamel Debbouze, longtemps favori, a été prié – faute de crédits – de renoncer à son «Marrakech du rire», pour avoir porté, durant la coupe du monde, les maillots marocain et français. Il eut fallu être exclusif. Le roi préfère Gad Elmaleh, Teddy Riner ou Maître Gims, venu s'installer à Marrakech dans une somptueuse demeure. Le rappeur a multiplié les demandes pour acquérir la nationalité française, jusqu'ici refusée, selon des sources diplomatiques, puisqu'il vit au Maroc avec une femme convertie, entièrement voilée et avec une autre, d'origine congolaise, à Paris. Gims, qui conteste être polygame, a tenté de plaider sa cause à l'Elysée, avec quelques pressions du Makhzen, pour l'instant sans succès.



Mohammed VI, à l'Elysée lors d'une visite officielle, le 10 avril 2018. PHOTO STÉPHANE LAGOUTTE. MYOP

«SUR LES VISAS, ON A FAIT UNE CONNERIE»

Tout est matière à tension. Et la presse marocaine s'embrase après le tremblement de terre qui frappe le pays le 8 septembre 2023, quand Macron propose l'aide de la France, dans une vidéo, sans mentionner Mohammed VI. Quelle offense au roi, à la souveraineté du pays, s'indigne sur BFM TV Samira Sitaïl, une communicante, ex-journaliste en vue à Rabat, après des études au Celsa et une enfance à Bourg-la-Reine. Cette bagarreuse, mariée à l'ambassadeur du Maroc à l'Unesco, prendra la tête de l'ambassade du royaume à Paris, restée si longtemps vacante. Quelques jours après le séisme, un média proche du pouvoir, le «360», ose publier un article ordurier sur le président français, évoquant *«ses mignons»* et *«sa double vie»* titré: «Un peu homme, un peu femme mais il n'assume rien, qui est vraiment Emmanuel Macron?»

Le Président encaisse. *«Il y a trop d'enjeux, sécuritaires, diplomatiques, économiques, le Maroc étant un voisin sûr, une porte d'entrée capitale vers l'Afrique»*, rappelle-t-on au Quai d'Orsay. Sans compter la communauté marocaine dans l'Hexagone, environ 1,6 million de personnes, dont la moitié a la nationalité française. Il faut une guerre, à Gaza, pour que l'irrationalité cesse. Le chef de l'Etat appelle Mohammed VI, qui répond enfin. *«Ils sont tous deux préoccupés par la situation»*, précisent leurs entourages. Le roi, qui préside le comité Al-Qods de Jérusalem, chargé de veiller sur les lieux saints musulmans, est coincé entre sa politique pro-israélienne et son peuple ultrasensible à la cause palestinienne. Le dialogue reprend. L'idée d'un voyage d'Etat de Macron au Maroc, maintes fois repoussée, renaît, probablement fin septembre début octobre.

> **«[Pegasus], quelle intox. On est morts de rire quand on prend du recul, vous savez bien, tout le monde écoute tout le monde!»**
> **Un pilier du Makhzen**

L'Elysée ne néglige plus aucun geste. Jack Lang, considéré comme un ami de Mohammed VI – malgré leurs échanges désormais rares, seulement épistolaires – est reconduit à la tête de l'IMA, à 84 ans, alors qu'il devait être remplacé par Jean-Yves Le Drian. Les réseaux marocains ont pesé, se réjouissant aussi du départ à la tête de la DGSE, également fin décembre, de Bernard Emié. *«Enfin, ce suppôt d'Alger s'en va»*, glisse un pilier du Makhzen, avant de se lâcher. *C'est lui qui a enfumé Macron sur Pegasus. Quelle intox. On est morts de rire quand on prend du recul, vous savez bien, tout le monde écoute tout le monde!»* Le pouvoir marocain s'est aussi félicité de la nomination surprise à la culture de Rachida Dati, moins de celle, au Quai d'Orsay, de Stéphane Séjourné, le *«diable»*, avant qu'il ne se rende immédiatement à Rabat, pour lire des notes ciselées célébrant le lien *«exceptionnel»* entre nos deux pays.

Brigitte Macron aussi s'est investie comme jamais sur le plan diplomatique, demandant toujours aux amis du Maroc: *«Mais enfin, que peut-on faire pour améliorer la situation?»* Elle a reçu la nouvelle ambassadrice, Samira Sitaïl, prélude à un déjeuner, en février 2019, à l'Elysée, avec les sœurs du roi. Macron a fait une apparition au café, photos aussitôt postées par la présidence, suivi d'un communiqué officiel de Rabat précisant que la rencontre avait eu lieu *«sous très haute instruction de sa majesté»*. La première dame s'appuie sur son premier contact au Maroc, Mehdi Qotbi, le maître des musées. *«Brigitte est une femme d'exception»*, confie l'artiste, récemment décoré de l'ordre du mérite. *Elle m'a aidée pour que l'on ait, à Rabat, l'exposition sur les Impressionnistes, prêtée par Orsay, celle du Louvre, sur Eugène Delacroix. Brigitte aime le Maroc, elle aime le roi»*. Elle a aussi reçu l'écrivain Tahar Ben Jelloun qui l'avait appelée *«en pleine crise»*. *«Je lui ai expliqué ce qu'est la royauté, l'importance des symboles, l'ineptie de cette politique pro-algérienne du Président.»* Petite leçon aussi sur le Sahara-Occidental: *«Je lui dis que c'est un point nodal: si Macron revient au Maroc les mains vides, ça ne sert à rien…»*

Les Marocains font passer partout le message, insistant sur l'évolution de la position des Etats-Unis, et de l'Espagne. L'ambassadrice du Maroc à Paris, Samira Sitaïl, enfonce le clou, confiante: *«Les crises ont laissé des séquelles, mais le réchauffement est définitivement là.»* Macron a ordonné de rouvrir les vannes sur les visas, admettant: *«On a fait une connerie!»* Il pourrait, dans les prochains jours, infléchir la position de la France sur le Sahara-Occidental, à la fureur des Algériens qui, avant toute annonce officielle, dénoncent déjà une rupture historique menaçant leurs intérêts. Quoi qu'il en soit, un nouveau partenariat avec le Maroc est sur la table, pour lancer des projets de long terme, dans le domaine des infrastructures, de l'écologie, de l'éducation… *«L'idée est de solidifier et pérenniser la relation»*, insiste-t-on à l'Elysée. La coopération policière a repris ouvertement, avec la récente arrestation à Casablanca d'un baron de la drogue marseillais, et le concours, très médiatisé, des services de Mohammed VI pendant les JO. Le ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin, et le directeur de la DGSE, Nicolas Lerner, se sont rendus à Rabat avant de recevoir en grande pompe, à Paris, fin juin, Abdellatif Hammouchi, décoré *«à titre exceptionnel de la médaille d'honneur de la police nationale»*. A l'Elysée, l'affaire Pegasus est désormais réduite à *«quelques articles de presse»*, comme si rien n'avait existé. Le président espionné doit faire table rase du passé. Realpolitik. Le 14 juillet, enfin, Mohammed VI lui a adressé ses *«vœux les plus chaleureux pour le bonheur des Français et la prospérité de la France»*.



Vingt-cinq ans après l'intronisation de Mohammed VI, les inégalités se creusent au Maroc
Les importantes réformes économiques mises en place par le roi n'ont pas permis de réduire les inégalités sociales.





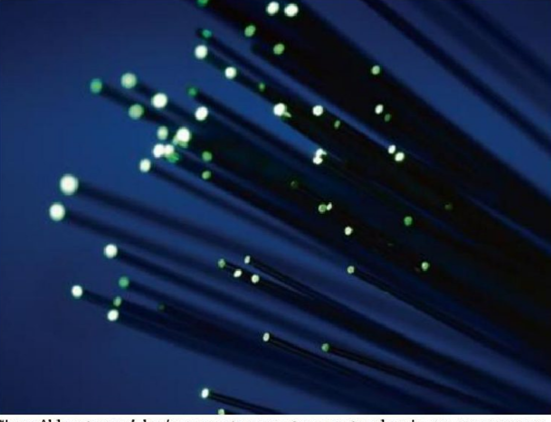
Pendant la «trêve», le budget de l'Etat pour 2025 se prépare dans l'incertitude

Alors que la commission des finances de l'Assemblée nationale choisissait lundi ses rapporteurs spéciaux, le gouvernement démissionnaire avance, lui, sur la préparation du prochain projet de loi de finances, qui doit être déposé le 1er octobre au plus tard. *«Le nouveau gouvernement et le Parlement auront toute latitude de le changer»*, a toutefois précisé le ministre des Comptes publics, Thomas Cazenave. PHOTO ALBERT FACELLY

Sabotages: après les lignes LGV, la fibre optique touchée

Dans au moins huit départements, des réseaux de fibre optique ont été sabotés dans la nuit de dimanche à lundi. Dans la soirée, les services semblaient avoir été rétablis par les opérateurs.

Par **ÉLISE VINIACOURT**



Si un câble est coupé, le réseau peut emprunter un autre chemin. SPL. SCIENCEPHOTO

A chaque jour, sa série de sabotages. Après l'action menée contre les lignes TGV de la SNCF vendredi, l'antenne relais incendiée près de Toulouse dimanche, c'est au tour des réseaux de fibre optique de faire l'objet d'actes de malveillance. Dans la nuit de dimanche à lundi, des infrastructures de SFR, Free et Bouygues ont fait l'objet de dégradations dans au moins huit départements.

Quels sont les faits?

Contactés par *Libé*, SFR, Free, Bouygues et Colt (opérateur britannique desservant 28 pays européens) confirment tous les trois être concernés. SFR précise que les faits se sont déroulés entre 1 et 3 heures du matin. *«C'est notre réseau longue distance qui a été visé»*, souligne l'entreprise qui évoque des câbles sectionnés. *«Concrètement, ce sont des énormes tuyaux dans lesquels passent énormément de fibres […], ça ne se coupe pas avec une simple paire de ciseaux»*, poursuit le groupe qui évoque un acte de *«vandalisme»*. Enfouies au milieu de champs ou dissimulées derrière des grilles, ces installations sont souvent difficilement repérables.

Auprès de *Libé*, le parquet d'Aix-en-Provence évoque ainsi un *«sectionnement de lignes enterrées dans une zone boisée»*. Le parquet de Bar-le-Duc (Meuse) rapporte de son côté que *«cinq câbles au niveau de quatre chambres (bouches d'égout)»* à Contrisson ont été coupés. *«Les bouches n'étaient pas verrouillées; les plaques d'égout ont ensuite été jetées dans la Meuse»*, précise l'institution. Free, de son côté, décrit un *«incident réseau multi-opérateurs»* et annonçait en début de soirée que le service avait été rétabli pour ses abonnés. L'opérateur souligne que ces dégradations ont été repérées dans six départements: l'Aude, l'Hérault, la Marne, la Meuse, les Bouches-du-Rhône et le Vaucluse. Du côté de SFR, on en évoque cinq: les Bouches-du-Rhône, la Drôme, l'Hérault, la Meuse et l'Oise. Le parquet de Paris, enfin, en mentionne quatre et cite des actes de malveillance relevés à Contrisson (Meuse), Capestan (Hérault), entre Catigny et Béhancourt (Oise) et entre Le Rove et l'Estaque (Bouches-du-Rhône).

Quelles conséquences?

Sur X, l'observatoire des coupures d'Internet NetBlocks confirme que *«les données réseau montrent des perturbations chez plusieurs fournisseurs d'accès»*. Le parquet d'Aix décrit lui *«des perturbations conséquentes pour les usagers»*.

Auprès de *Libé*, SFR rassure toutefois sur l'ampleur de ces dernières pour ses clients. Sur l'ensemble des cinq départements où l'opérateur a constaté des dégradations, seuls 10 000 clients fixes et 20 antennes mobiles (sur les 27 000) sont touchés. La raison? Si un câble est coupé, le réseau emprunte tout simplement un autre chemin. *«Nous avons des solutions de redondance: quand la route qui va entre Lyon et Marseille est coupée, le réseau part sur une autre route»*, éclaire SFR. Toutefois, comme le précise la filiale du groupe Altice, les fourreaux ayant été sectionnés contiennent également des fibres qu'elle vend à d'autres opérateurs, nationaux et internationaux. Tant et si bien que pour chaque coupure, *«entre trois et huit opérateurs ont été impactés»*.

Une action anti-JO?

Alors que les épreuves des JO se succèdent, les intentions derrière ces sabotages interrogent. Surtout, ils interviennent avec d'autres actes de sabotage. Dans la nuit précédant la cérémonie d'ouverture, une antenne relais de téléphonie près de Toulouse avait été incendiée. A proximité, un tag *«No JO»* avait notamment été retrouvé. Le même soir, des câbles de fibre optique garantissant la sécurité des conducteurs de la SNCF avaient été coupés et incendiés. Une source proche du dossier évoquait une opération *«bien préparée»* par une *«même structure»* que le ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin, a soupçonné lundi sur France 2 d'être d'*«ultragauche»*. Au cours du week-end, un mystérieux message de soutien aux sabotages critiquant les JO avait été adressé à plusieurs médias. Pour chacune des affaires, l'enquête se poursuit.

Dans le cas des réseaux de fibre optique, le lien avec les JO ne semble toutefois pas être directement établi pour le moment. Auprès de *Libé*, le parquet de Bar-le-Duc rapporte qu'*«un tag a été fait à la peinture orange directement sur le macadam "STOP CIGEO", "KAMAKS LIBRES"»*. Le Cigéo, projet de stockage des déchets nucléaires, peut faire référence au projet consistant à enterrer 500 mètres sous terre des déchets radioactifs à Bure (Meuse). Un enfouissement faisant l'objet de contestations depuis deux décennies. Le parquet précise que *«les investigations devront confirmer que le tag est concomitant aux dégradations»*.



Royaume-Uni Deux enfants tués dans une attaque au couteau

Les autorités anglaises ont annoncé avoir arrêté lundi un jeune homme de 17 ans qui serait l'auteur d'une attaque au couteau. Deux enfants ont été tués et onze personnes blessées (dont neuf enfants), a indiqué la police, précisant que la piste terroriste n'était pas privilégiée. Les faits ont eu lieu à Southport (nord-ouest de l'Angleterre) lors d'un événement musical et dansant pour les enfants sur le thème de la chanteuse Taylor Swift. PHOTO AFP

Mémoire Six tirailleurs sénégalais reconnus «morts pour la France»

Dans une décision mémorielle inédite, six tirailleurs africains, exécutés avec des dizaines d'autres sur ordre d'officiers de l'armée française en 1944 à Thiaroye, au Sénégal, ont été reconnus «morts pour la France» à titre posthume, dimanche. Une décision fortement critiquée par le Premier ministre sénégalais, Ousmane Sonko, qui a déclaré sur X: *«Ce n'est pas à [la France] de fixer unilatéralement le nombre d'Africains trahis et assassinés après avoir contribué à la sauver.»*

Radio Thomas Sotto prend la place d'Yves Calvi à la matinale de RTL

La fin d'une ère. Après dix ans à coprésenter la matinale de RTL, Yves Calvi sera remplacé par Thomas Sotto à la rentrée. Le présentateur de *Télématin* signe ainsi son retour sur l'antenne du groupe M6. Il ne laissera pas forcément un très bon souvenir sur France 2: début juillet, *Télérama* décrivait *«une pression constante et un management vécu comme toxique»*, ce qu'avait nié l'intéressé.

A lire en intégralité sur *Libé.fr*

13,4

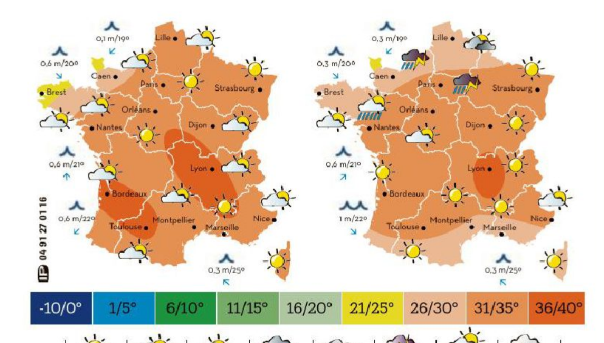
C'est la somme record, en milliards d'euros, qu'ont empochée les opérateurs de jeux d'argent et de hasard en 2023, soit 450 millions de plus qu'en 2022, a annoncé l'Observatoire français des drogues et des tendances addictives dans une note publiée lundi. Au total, près de la moitié des Français majeurs a joué à un jeu d'argent et de hasard ces douze derniers mois. L'étude indique que tous les types de jeux ont connu une hausse, mais dans des proportions variables. Le poker en ligne enregistre ainsi la plus forte progression (14%).

MARDI 30

Soleil et chaleur arrivent rapidement sous un ciel voilé près de l'Atlantique.
L'APRÈS-MIDI Chaleur torride sur les trois quarts du pays avec plus de 35°C dans de nombreuses régions. Seuls les bords de Manche connaissent une chaleur moins écrasante.

MERCREDI 31

Quelques orages circulent au nord de la Seine. Le ciel est voilé ailleurs dans une ambiance rapidement chaude.
L'APRÈS-MIDI Temps de nouveau très chaud sur le pays, sous un ciel passagèrement voilé. Quelques orages éclatent du Val de Loire au nord-est.



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	16	31	Lyon	22	36	Alger	23	34
Caen	19	28	Bordeaux	22	36	Berlin	12	25
Brest	16	25	Toulouse	22	36	Bruxelles	16	29
Nantes	22	33	Montpellier	21	33	Jérusalem	22	32
Paris	18	33	Marseille	22	33	Londres	15	28
Strasbourg	16	31	Nice	26	31	Madrid	24	39
Dijon	19	35	Ajaccio	23	31	New York	23	30

Libération

www.liberation.fr
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
tél. : 01 88 47 98 80
contact@liberation.fr

Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef
Michel Becquembois (spéciaux), Frédéric Béziaud (prépresse), Laure Bretton (JO), Gilles Dhers (pilotes web), Christian Losson (enquête), Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints
Lilian Alemagna (France), Anne-Laure Barret (environnement), Lionel Charrier (photo), Cécile Daumas (L), Sonia Delesalle-Stolper (monde), Fabrice Drouzy (suppléments), Yoann Duval (forums), Matthieu Ecoiffier (idées), Quentin Girard (modes de vie), Cédric Mathiot (checknews), Camélia Paugam (actu), Didier Péron (culture)

ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement@liberation.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
publicite@liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle 75015 Paris
tél. : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France





Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064.
ISSN 0335-1793.
Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 % Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.
Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@liberation.fr

SUDOKU 5342 MOYEN

8		5	9		2	3		6
		6				8		
4	2			6			7	9
2			7		6			8
		4				7	6	
6			5		4			1
7	6		2	4			9	5
		2		7		6	3	
1		3	6	9	5	2		7

SUDOKU 5342 DIFFICILE

5							4	
		6	1	4			5	8
	4		2	6		7		
	1	4		5		3		
	5		3	8	1		6	
				7		8	1	
		3		1	4		7	
4	2			3	6	9		
	6							4



Solutions des grilles précédentes

MOYEN

5	7	6	2	1	8	9	3	4
3	8	1	4	7	9	5	2	6
9	4	2	3	5	6	7	8	1
8	2	3	1	4	5	6	7	9
7	5	4	6	9	3	8	1	2
6	1	9	8	2	7	3	4	5
1	6	7	9	8	2	4	5	3
2	3	5	7	6	4	1	9	8
4	9	8	5	3	1	2	6	7

7	9	1	2	3	4	5	6	8
8	3	2	5	6	7	4	1	9
4	5	6	8	9	1	7	2	3
5	1	7	9	4	6	3	8	2
6	8	9	3	5	2	1	4	7
2	4	3	1	7	8	9	5	6
9	6	4	7	2	5	8	3	1
1	7	5	6	8	3	2	9	4
3	2	8	4	1	9	6	7	5

DIFFICILE

Ces chercheurs élus députés qui s'engagent en politique (à gauche)



Claire Lejeune, Arnaud Saint-Martin, Estelle Mercier… Plusieurs chercheurs font leur entrée à l'Assemblée nationale sous les couleurs du Nouveau Front populaire. Mais quelle mouche les a piqués de quitter l'université ?

Par **ADRIEN NASELLI** et **NOÉ MEGEL**

De la théorie à la pratique. Au moins six universitaires ont fait leur entrée à l'Assemblée nationale en juillet. *Libération* a repéré un sociologue et deux politistes dans les rangs insoumis, et trois au PS, dont le doyen de la fac de droit d'Aix-Marseille. Est-ce le début d'un phénomène et futur objet de recherche? En tout cas, ils entendent faire résonner leur science dans leur pratique d'élu.

C'est le cas d'Arnaud Saint-Martin, 45 ans. La dernière fois qu'on l'interviewait, en avril, c'était à l'occasion de la sortie d'un livre pour le moins pointu: *Une histoire de la conquête spatiale. Des fusées nazies aux astrocapitalistes du New Space* (La Fabrique, 2024). Des élections européennes et une dissolution plus tard, le chargé de recherches au CNRS, qui étudie les relations entre les sciences et la société, a été élu député LFI de la 1ère circonscription de la Seine-et-Marne. La droite et le centre y régnaient depuis 1986.

L'IMPLICATION

Cette victoire n'est pas le résultat d'une lubie soudaine de Saint-Martin. Candidat malheureux aux législatives de 2022 sous les couleurs de la Nupes, il détaillait dans une tribune à *l'Obs* les raisons de cet engagement: *«La posture de l'intellectuel critique du pouvoir, pour lequel l'intervention consiste en général à signer des tribunes ou livrer des* threads *sur Twitter, m'a paru à la longue limitée, même contre-productive si l'enjeu est d'aider à changer le monde»*, écrivait-il.

Son implication remonte à 2012, au conseil municipal de Melun (Seine-et-Marne). Il dit s'être *«mouillé à fond»* lors des élections municipales de 2020. *«J'ai ressenti dans ma chair, à ce moment-là, que je n'étais pas sociologue.»* Sauf une fois, où tout le conseil municipal de Melun l'a chambré pour un discours dans lequel il avait repris les accents du chercheur, se souvient-il en souriant. *«Mais moi, je ne crie pas, je suis perçu comme quelqu'un qui prend le temps d'argumenter et de pas caricaturer l'adversaire.»* Selon lui, ces derniers lui ont souvent reconnu ces qualités.

L'ARÈNE POLITIQUE

La première fois que le chercheur est sorti du bois, c'est en signant avant la présidentielle de 2017 une tribune d'universitaires invitant à voter pour Jean-Luc Mélenchon. *«Cela n'a absolument rien changé»* sur la perception de son travail par ses confrères, affirme-t-il. Même si certains scientifiques continuent de bien distinguer les hauteurs de vue de l'université des bassesses de l'arène politique. *«Pour moi, ce sont des barrières artificielles et psychologiques»*, tranche Saint-Martin.

Mis en disponibilité par son employeur, le Centre national de la recherche scientifique (CNRS), le sociologue rappelle qu'il a été fondé en 1939 par des savants *«extrêmement engagés»* comme Jean Perrin, Prix Nobel de physique en 1926. Sous-secrétaire d'Etat du Front populaire, c'est lui qui pose les premières pierres de ce que sera le CNRS. Pourquoi le cloisonnement s'est-il installé entre politiques et intellos? Arnaud Saint-Martin n'a pas la réponse, mais reconnaît qu'*«on a perdu le fil, avec le temps»*.

Il n'est pas le seul chercheur à découvrir l'Assemblée nationale. C'est aussi le cas de Claire Lejeune, doctorante de 29 ans en écologie politique, qui vient d'être élue dans la 7e circonscription de l'Essonne, également sous les couleurs de La France insoumise. *«Partout où l'extrême droite arrive au pouvoir, la recherche, qui est un lieu de résistance de la pensée, est profondément ciblée. C'est aussi pour défendre ces libertés académiques qu'il y a un devoir d'engagement de la part des chercheurs»*, argumente la députée. Elle se verrait bien à la commission du développement durable et de l'aménagement du territoire en raison de sa thèse en cours sur la planification face aux crises, travail qu'elle va mettre en pause.

> Une Assemblée nationale composée à 100 % de députés chercheurs permettrait-elle d'identifier et de voter les réformes nécessaires au bonheur des Français ?

Pourtant, son engagement ne date pas d'hier. Secrétaire générale des Jeunes écologistes de 2018 à 2019 et souvent au premier rang des marches pour le climat, elle quitte les Verts pour rejoindre la campagne des insoumis en 2022. A l'époque, elle justifiait dans *Libé* sa décision de rejoindre une gauche *«qui rompt avec le capitalisme et le tout marché»* quelques mois après la victoire de Yannick Jadot à la primaire. *«J'ai toujours vécu dans les deux mondes en parallèle. En 2022, pendant ma première année de thèse, j'ai fait la campagne présidentielle de Mélenchon et j'ai été investie dans la circonscription que je représente aujourd'hui. En réalité, j'aurais pu bifurquer dans l'autre monde beaucoup plus rapidement !»* plaisante la doctorante qui réfute *«toute prétention de neutralité»* dans son travail.

LE PHILOSOPHE ROI

La pratique des sciences humaines, la connaissance de la société qui en découle débouche-t-elle sur un engagement à gauche? A croire que oui, si on regarde les couleurs politiques des nouveaux venus à l'Assemblée: le PS pour Estelle Mercier, docteure en sciences de gestion, Marc Pena, doyen de la faculté de droit de l'université d'Aix-Marseille et Pierre Pribetich, professeur en électromagnétisme à l'université de Bourgogne. Il y a aussi Hendrik Davi, chercheur en écologie forestière, l'un des «purgés» de LFI réélu dans les Bouches-du-Rhône, ou encore Marietta Karamanli, députée du Parti socialiste depuis plus de dix-sept ans.

Pourtant, d'autres chercheurs sont macronistes comme l'enseignant-chercheur en chimie Jean-Luc Fugit. Selon le décompte du service Idées de *Libération*, qui a passé au crible les 577 vainqueurs de ces législatives, on compte également une quarantaine de profs dans l'hémicycle, de l'école primaire au lycée, de tous bords politiques.

Dix-sept chercheurs et chercheuses à l'Assemblée nationale. Une goutte d'eau dans l'océan de cadres de la fonction publique et du privé qui ont leur siège dans l'hémicycle. Dans sa *République*, Platon formulait déjà le concept du philosophe roi : il ne veut pas du pouvoir mais on le lui donne, car sa science et sa sagesse lui permettront de l'exercer de la façon la plus éthique. Nos trois sociologues se revendiquent-ils de cette figure ?

Arnaud Saint-Martin ne se méprend pas sur sa capacité à conser-



Claire Lejeune, chercheuse et députée du NFP (LFI). PHOTO AYOUB BENKARROUM/REA

ver cette posture. Il avait quitté l'arène de X (ex-Twitter) comme certains de ses collègues qui y perdent en énergie et en santé mentale, et a bien été obligé de s'y réinscrire. Combien de temps le scientifique résistera-t-il au pouvoir de la «petite phrase» dans un paysage saturé d'invectives et de fausses informations? Il a ainsi déposé une plainte en diffamation publique contre la députée Modem sortante qui a *«publié une profession de foi abjecte. Je ne veux pas transiger avec le vrai ni avec l'exigence de preuves. Quand quelqu'un raconte n'importe quoi, il faut le confronter à ses mensonges».*

Un exercice qui est de fait au cœur de l'exercice académique. *«La voix de chercheuses et de chercheurs est importante pour déplacer le débat public sur une base un minimum factuel,* abonde Claire Lejeune. *La question climatique, c'est un exemple typique, on a un débat sur l'écologie en pleine déconnexion avec les constats scientifiques.»*

Une Assemblée nationale composée à 100 % de députés chercheurs permettrait-elle d'identifier et de voter les réformes nécessaires au bonheur des Français? Arnaud Saint-Martin garde en tête les réflexions du sociologue Pierre Bourdieu dans *la Misère du monde*: *«Il parle de l'orgueil du philosophe roi qui va se pencher sur les affaires communes. Et il met en garde contre les risques d'une "épistémocratie"* [un pouvoir qui serait exercé uniquement au nom de la science, ndlr]. *Ma réponse, c'est qu'on peut être un universitaire et un député du peuple. Je suis à portée de baffes, tout le monde sait où j'habite.»*

LA PARITÉ SOCIALE

Une Assemblée de 577 chercheurs ne serait pas non plus représentative de la société française, puisque 55 % des enfants ayant deux parents cadres sont titulaires d'un bac+5, et donc susceptibles de se lancer dans un doctorat. C'est le cas de seulement 11 % des enfants de familles à dominante ouvrière, selon le dernier rapport du Céreq.

Si on est encore loin de la parité hommes-femmes à l'Assemblée nationale (36 % d'élues seulement, un chiffre en recul avec 7 députées de moins qu'en 2022), on est encore plus loin de la parité sociale, réclamée par des groupes de recherche comme Démocratiser la politique. Selon eux, on comptait à l'Assemblée nationale 5,4 % de députés appartenant aux catégories populaires, c'est-à-dire des employés et des ouvriers, alors qu'ils représentent 45 % de la population générale. Et les choses n'ont pas changé par miracle en 2024. L'ancienne femme de chambre et syndicaliste Rachel Keke, représentante la plus médiatisée des catégories populaires en 2022, n'a d'ailleurs pas été réélue. Un débat qui devrait fortement intéresser nos nouveaux députés chercheurs.



En politique, serrer ou ne pas serrer la main, telle est la question

Lors de l'élection à la présidence de l'Assemblée, des députés ont refusé de saluer les deux benjamins, élus sous la bannière RN. Ce geste réactive un sens du désaccord politique, explique la spécialiste Sarah Rey.

Le 18 juillet, un nouveau président de l'Assemblée nationale devait être élu. Comme le veut la tradition parlementaire, les deux plus jeunes députés du Palais-Bourbon, âgés l'un de 22 ans et l'autre de 24 ans, Flavien Termet (RN), puis Hanane Mansouri (LR-RN) étaient placés près de l'urne où les députés sont venus à tour de rôle déposer leur bulletin. C'est alors que certains des élus montés à la tribune ont refusé de leur serrer la main. Parmi eux, des représentants de LFI comme Antoine Léaument, Sophia Chikirou, Louis Boyard, mais aussi l'écologiste Sandrine Rousseau ou l'ex-ministre Agnès Pannier-Runacher de Renaissance. Cet épisode en rappelle un autre, similaire, survenu en 2012, quand Gérald Darmanin, Eric Ciotti, Carole Delga et d'autres avaient refusé de serrer la main de Marion Maréchal, alors benjamine de l'Assemblée nationale.

Le geste est ancien

Se serrer la main droite: le geste est ancien. On le pratiquait déjà dans l'Antiquité perse, grecque, romaine. A Rome, on l'appelait la «réunion des mains droites», la *dextrarum iunctio*. La poignée de main romaine n'était pas aussi fréquente que de nos jours et s'effectuait de manière assez statique, sans le mouvement ondulatoire qu'on lui imprime aujourd'hui. Pendant leurs campagnes, les candidats en toge blanche serraient la main de leurs électeurs: il ne s'agissait pas de les saluer, il s'agissait plutôt d'établir avec eux un lien de confiance, de «bonne foi», c'est-à-dire de *fides*, une valeur cardinale. Au-delà des élections, quelques grands accords politiques étaient scandés par des poignées de main. Ainsi, en 168 av. J.-C., dans un faubourg d'Alexandrie, s'est produit un véritable moment de politique spectacle. Popillius Laenas, représentant de l'Etat romain, y rencontre le roi Antiochos IV, qui lui tend immédiatement sa main droite, mais le Romain refuse la réciproque. A la place, il lui transmet une tablette où sont inscrites les conditions de l'accord auquel il veut soumettre son adversaire, avant de tracer sur le sol, autour du roi, un cercle qu'il ne doit franchir qu'en signe d'acceptation des exigences romaines. Surpris par cette mise en scène, Antiochos aurait marqué un temps d'hésitation, avant de céder aux injonctions de son futur allié: *«Là-dessus Popillius et tous les membres de sa suite lui serrèrent la main et le complimentèrent avec chaleur»*, raconte l'historien grec Polybe. La vie politique romaine est ponctuée de ce genre de scènes dramatiques. En 39 av. J.-C., les accords passés dans le port de Misène entre Octavien, Antoine et le fils de Pompée sont l'occasion d'une grandiloquente poignée de main. Dans un contexte de guerres civiles, un accord devait être trouvé entre ces redoutables *imperatores*, et quand cela fut le cas, *«ils se donnèrent la main et s'embrassèrent mutuellement. Alors, une clameur immense et éclatante s'éleva de la terre et des vaisseaux tout à la fois»*, d'après le récit d'un autre historien antique, Dion Cassius. Chez les anciens Romains, la poignée de main ne tenait pas lieu de contrat en bonne et due forme: elle confirmait l'engagement d'une confiance réciproque, ne serait-ce qu'apparente.

Le geste a ensuite presque disparu de la scène politique, avant de revenir – semble-t-il – au XVIIIe siècle, de l'Angleterre. Le *shake hand* qu'échange la marquise de La Tour du Pin avec le duc de Dorset, amuse beaucoup Marie-Antoinette qui en est la spectatrice: la reine ne connaissait pas ce geste.

Réaction de rejet

Revenons à l'épisode de la semaine dernière. La défiance qu'ont exprimée certains députés face à leurs deux benjamins s'explique sans mal. Epidermique au sens propre, leur réaction de rejet a paru garder en elle le souvenir de l'antique poignée de main comme matérialisation d'un accord de principe, d'un sentiment de concorde, d'un échange symbolique entre deux personnes décidées à s'entendre, au moins dans l'immédiat. Mais de nombreux observateurs leur ont reproché leur manque de courtoisie. Le 23 juillet, sur le plateau de France Télévisions, le président de la République lui-même a réprouvé ce manque de *«civilité»*. En vérité, les députés mis en cause étaient, peut-être sans le vouloir, plus attachés que leurs adversaires aux valeurs anciennes de la *dextrarum iunctio*. En quelque sorte, c'étaient eux les conservateurs, les autres n'y voyant qu'une manière inévitable de se dire bonjour. La politique implique décidément, et depuis longtemps, d'infinis jeux de mains.

Par
SARAH REY


DR

Historienne, maîtresse de conférences à l'université de Valenciennes

Dernier ouvrage paru: *Manus. Une autre histoire de Rome* (Albin Michel, 2024).


Sturgill Simpson, le 20 juin à Paris.

Par
GUILLAUME GENDRON
Photo
MARTIN COLOMBET

STURGILL SIMPSON Redneck plus ultra

Avec son nouvel album composé à Paris, «Passage du désir», récit cosmique d'une errance physique et sentimentale, le natif des Appalaches revisite les codes de la country américaine. «Libé» a rencontré le baroudeur à mocassins.

Sturgill Simpson n'est pas, et n'a jamais été, un chanteur de country ordinaire. D'une, il ne porte pas de santiags. Visez donc ces mocassins sans chaussettes, du genre à flétrir les pieds d'ampoules à qui oserait s'aventurer au-delà de son bistrot de quartier, et ne parlons pas de ce que ça donnerait sur un cheval. Ça tombe bien, car désormais le fier enfant des Appalaches (*Délivrance*, le banjo, les opioïdes, etc.) s'est réinventé en flâneur parisien, *«flottant autour du Marais»*, comme il le croone avec sa diction inimitable sur quelques flonflons d'accordéons (ils s'arrêtent vite, heureusement) dès l'ouverture de son nouvel album, dans sûrement la seule et unique chanson de country ayant pour incipit topographique un quartier à modeux et non un quelconque bayou grouillant d'alligators. Des montagnes coupe-gorges au boulevard Beaumarchais (cité lui aussi), il n'y aurait qu'un enchaînement de hasards heureux, l'homme se laissant flotter *«comme un bouchon de liège à la mer»*. Et l'a porté jusqu'à cette allée du Xe arrondissement qui donne son titre à son nouveau disque, peut-être son meilleur, *Passage du désir*. *«Il se trouve que j'avalais un falafel en face quand j'ai vu ce vieux panneau. Je me suis dit que ça sonnait rudement bien.»*

CORDES VOCALES

Assis jambes croisées dans les bureaux de son distributeur français, bien planqués au fond d'une cour ombragée au cœur de Barbès, l'Américain aime jouer au faux modeste pétri de sarcasmes et perclus de fatigue (*«pas dormi, pas douché…»*), mais il suffit de le laisser dérouler quelques minutes pour l'entendre très sérieusement citer Sylvia Plath, disserter sur la modernité baudelairienne ou expliquer que la relecture de *l'Odyssée* d'Homère a profondément infusé dans *«son cerveau dépressif»* durant l'écriture de l'album (*«too late for therapy to save me»*, chante-t-il). Car il s'agit toujours pour le chanteur à l'arc biographique quasi mythologique – de soldat (dans la Navy) à serveur (de pancakes) puis sauveur (de la country) – de fuir et souffrir en tentant de résister tant bien que mal au chant des sirènes. Soit (liste non exhaustive) *«l'industrie»*, la célébrité, les femmes, les attentes des autres. Et aussi, sans nul doute, à son ego aussi dévorant que récalcitrant.
«J'ai fait beaucoup d'efforts pour détruire ma carrière ou, du moins, l'empêcher de trop s'emballer», se vante-t-il. Son dernier acte d'autosabotage est de publier cet inespéré retour phonographique sous un pseudo grotesque, Johnny Blue Skies, que lui avait filé un barman local quand il zonait dans le Kentucky tout juste revenu à la vie civile, prétendant s'être fixé une limite tarantinesque de cinq albums studio sous son véritable nom (en réalité sept, mais il s'arrange avec le comptage), lesquels feraient référence aux cinq cycles de la vie, jusqu'à la réincarnation. Faut-il le croire? *«J'ai besoin de règles…»* En tout cas, Simpson s'est constitué, en dix ans, un CV aussi immaculé (miraculé?) qu'éclectique. Son deuxième album, *Metamodern Sounds in Country Music* (2014) redonna quelques couleurs à l'*outlaw country* tout en ouvrant grand les fenêtres à coups d'expérimentations psychés et d'apartés bouddhistes, les pieds dans la poussière mais l'œil dans un télescope. Le suivant, *A Sailor's Guide to Earth*, généreux dans ses influences (de la Motown à Nirvana), outrageusement grand public, fut couronné d'un Grammy, s'éleva dans les *charts* mais fut boudé à Nashville par les gardiens du temple. Histoire d'emmerder tout le monde, l'ex-matelot longtemps stationné au Japon décida ensuite de se consacrer à un album-concept mêlant manga dystopique, riffs goûtus à la Black Sabbath et synthés boogie – *«si je peux dire une chose sur ce disque, c'est que ceux qui l'ont aimé ne l'ont pas aimé à moitié»*, se défend-il.

Après ça, il tourna définitivement le dos aux majors, lâchant deux albums de reprises de bluegrass (plus authentique tu meurs, dit la pochette où on le voit tondre sa pelouse) et une sorte d'opéra folk situé durant la guerre civile, *The Ballad of Dood and Juanita*. Sans oublier une carrière d'acteur faite de caméos trois étoiles – zombie chez Jarmusch, flic raciste dans *Queen & Slim*, bidasse blessé dans *The Creator*, bootlegger dans *Killers of the Flower Moon*. De son expérience avec Scorsese, il dit qu'elle fut une épiphanie créatrice. *«Je n'ai jamais connu une telle liberté que sur ce plateau. Sur certains films, j'étais juste un bout de viande. Là, une fois qu'on avait mis en boîte la scène telle qu'écrite dans le script, Scorsese nous disait: "Allez-y, lâchez-vous!" Il restait derrière le moniteur, à nous engrainer pour aller toujours plus loin. Totalement inspirant…»*
En 2021, à l'occasion d'une tournée post-Covid, Simpson se déchire les cordes vocales. Littéralement et *«sévèrement»*. *«Je ne pouvais plus chanter, à peine parler. J'étais coincé à la maison, en totale dépression. Alors, j'ai décidé de voyager, maintenant que j'en avais enfin les moyens et le temps…»* Le quadra passe plusieurs mois en Asie du Sud, vogue de la Turquie à la Grèce, jusqu'à Londres, et, enfin, pour fuir le jubilé de la reine d'Angleterre, Paris. *«Une ville où je n'avais jamais joué… J'ai débarqué le jour de la Fête de la musique* [brrrr, ndlr], *c'était le bordel, et je me suis dit, clairement, cet endroit est fait pour moi.»* Il finit par y acheter un appartement et, par le biais d'obscures connexions, se met à travailler avec des sommités de l'electronica française – Mirwais Ahmadzaï, les Picard Brothers. *«On a fait des trucs pas mal, mais c'était si loin de moi. Mes potes ont fini par me dire: "Arrête de déconner. Retourne dans le Tennessee enregistrer ces putains de chansons…"»*

YEUX DE COCKER

Passage du désir est le récit de cette errance, tant physique que sentimentale. *«Tomber amoureux, ça consiste à attendre le Messager du Malheur»*, résume-t-il. Tour à tour victime et bourreau d'un morceau à l'autre – qu'il propose d'offrir son cœur comme paillasson à celle qu'il désire, brise celui d'une autre sans ciller, ou demande, un peu plus flippant, *«pourquoi as-tu si peur de ma pauvre petite personne?»* A la fois narquois (jurant d'aller chercher du thé matcha à l'aube s'il le faut) et pathétique, comme dans le déchirant *Jupiter's Fairie*, où il décide, dix ans plus tard, de reprendre langue avec un ami délaissé (ou s'agit-il d'une ex, c'est pas clair), avant d'apprendre, au moment de se décider à chercher ses coordonnées, que l'être cher est mort. *«Il n'y a pas de fins heureuses, seulement des histoires qui s'arrêtent avant d'être terminées»*, en conclut-il, aphorisme le plus réussi du lot. *«Tout ce que j'ai essayé de faire ici, c'est d'écrire des chansons d'amour*, lance-t-il avec ses gros yeux délavés de cocker. *Des biens tristes, bien pesantes, sur une musique réconfortante: c'est ce qu'il y a de mieux, non?»*
Comme toujours avec Simpson, «country» est une étiquette à la fois trop réductrice mais impossible à décoller. Instrumentalement, les ballades avec nappes de Rhodes et

CULTURE/

glissés de pedal-steel se fondent dans le soft-rock tout en velours (*If the Sun Never Rises Again*, avec même des solos de guitare aux harmoniques sifflées, car l'intéressé est aussi un sérieux shredder qui se retient), avec quelques embardées new-wavesque et même un soupçon de *The Police* (*Right Kind of Dream*)… *«Quand j'ai fait écouter les bandes à Rick Rubin* [producteur et gourou tout-terrain qui relança, entre autres, la carrière de feu Johnny Cash], *il a juste dit que c'était de la "grown-ass music"* [de la «musique de grand garçon», traduction approximative, ndlr]. *Avant tout, je voulais faire un truc honnête et pur, sans gimmicks. Quelque part, même s'il n'y a pas mon nom dessus, c'est l'album qui est le plus "moi".»*

L'affirmation ne pèse pas rien, au moment où la country traverse une période aussi hégémonique que périlleuse, écartelée entre les vitrines de la pop mondialisée (Taylor Swift et Beyoncé) et les convictions d'une base réactionnaire enflammée par le trumpisme. Entre le marteau et l'enclume, une nouvelle génération tente de s'élever au-dessus de la mêlée partisane afin de capturer cette essence impossible, l'authenticité, à l'instar d'un Zach Bryan ou du colosse barbu Chris Stapleton. *«Ouais* [il le dit en français], *la country, c'est à la mode*, s'amuse Simpson. *Ce que je peux revendiquer, c'est d'avoir, avec une poignée d'autres, dégagé le chemin à la machette jusqu'à la plage, et maintenant tout le monde peut batifoler dans le sable.»* Sur *Passage du désir*, il note, amer, *«je ne passe toujours pas sur cette bonne vieille radio…»*

Quand il a débarqué à Nashville, se rêvant d'abord guitariste, il se souvient que la plupart des chanteurs *«essayait de sonner comme si ou comme ça… C'était pas naturel. Moi, à l'inverse, une fois que j'ai ouvert la bouche, je sonne comme un* hillbilly ["péquenaud"]. *Ça ne s'apprend pas. C'est musculaire. Faut venir d'un endroit précis. Le bluegrass est né dans les collines à vingt minutes de chez moi. Mes grands-pères en jouaient après la journée à la mine de charbon, c'était la seule occupation. C'est dans l'eau qu'on boit depuis tout petit.»*

Bref, l'authenticité, c'est les cordes vocales (on y revient) et la terre natale (en l'occurrence Jackson, East Kentucky, 2000 habitants). L'ironie, c'est qu'il a tout fait pour la quitter, vite et loin. *«J'ai eu une enfance horrible, un foyer horrible* [son père était policier, ndlr]. *Tout ce que je pouvais faire, c'était monter le son de l'ampli pour couvrir le bruit jusqu'à ce que je puisse signer ce bout de papier de l'armée à la sortie du lycée.»* D'où la Navy, *«pour le voyage»*. Et la lecture : *«Quand ton tour de garde consiste à regarder l'océan pendant six à douze heures depuis ta prison d'acier flottant, ça laisse pas mal de temps…»* Pendant trois ans en mer, il absorbe tout : les poètes beat, Rimbaud, Céline, le maître de l'occultisme Aleister Crowley… Ces dernières semaines, un autre enfant du Kentucky, vétéran lui aussi, a fait la une aux Etats-Unis : le colistier de Donald Trump, J.D. Vance. Simpson et Vance sont quasiment de la même génération (46 ans pour l'un, 39 pour l'autre) et ont régulièrement été comparés, érigés en voix de l'Amérique des oubliés. Le sénateur républicain, ex-capital-risqueur, s'étant fait connaître par un best-seller pseudo-autobiographique, *Hillbilly Elégie*, publié aux prémices du phénomène trumpiste, où ce dernier tentait, à travers le prisme de ses racines appalachiennes, de percer les causes du mal-être des «petits blancs». Notre rencontre avec Simpson ayant eu lieu avant la nomination de Vance, la question n'a pas été posée. Mais il se trouve que le chanteur, sollicité par Hollywood pour participer à l'adaptation du livre pour Netflix, avait déjà fait part sur un podcast de *«rednecks gauchistes»* autoproclamés de sa piètre opinion du bonhomme. En gros, un poseur vivant d'impressions clichetonneuses glanées au cours des *«week-ends chez sa Mémé»* : *«Ce type est comme tous les autres, issus des "élites côtières"* [que les républicains prétendent combattre, ndlr]*: il est venu nous montrer du doigt sans pointer vers la moindre solution. Mais il n'a pas oublié de se faire du fric sur notre dos – il n'est pas allé dans une fac de l'Ivy League pour rien…»*

PRÊCHEUR HALLUCINÉ

Fatigué du rôle de poil à gratter anticonformiste dorloté par les médias progressistes pour ses vues tranchées sur Bernie Sanders ou les armes automatiques (*«les labels n'aiment pas qu'on en parle, parce que les gens qui achètent nos disques ont tendance à être ceux qui possèdent les mitraillettes»*), le néo-Parisien ne veut plus parler politique. *«Je ne suis qu'un quadra blanc avec une guitare : c'est au-dessus de mes compétences.»* Il reprend : *«Ces dernières années, j'ai juste essayé de vivre au-dessus de l'enfer, j'avais perdu toute fortitude intellectuelle. Et j'ai découvert à quel point il était facile d'éviter toutes ces infos indésirables.»* Et de remonter sur la selle du cow-boy cosmique, mi-prêcheur halluciné, mi-bonimenteur amusé : *«En regardant tout ça de loin, j'en suis venu à considérer ce qui s'est passé au cours de la dernière décennie comme quelque chose d'inévitable. On est en train de vivre un grand changement d'énergie dans l'univers – certains appellent ça l'ère du Verseau. Mais, avant ça, l'ancien monde s'accroche à toutes ces énergies toxiques, patriarcales, tout ce que tu veux. Ces forces se battent littéralement pour leur vie, et on doit en passer par là pour arriver à la prochaine étape. Qui sera, espérons-le, la lumière et l'amour, l'humanité et la compassion…»* Encore une histoire de passage. On guette le clin d'œil, mais il ne vient pas. L'Ulysse des Appalaches est reparti. ◆

JOHNNY BLUE SKIES/STURGILL SIMPSON ***PASSAGE DU DÉSIR***
High Top Mountain Records.

CULTURE/

Laurent Le Deunff nous en bûche un coin

Ni élitistes ni racoleuses, les œuvres du sculpteur, présentées à la galerie parisienne Semiose, sont porteuses d'une joie bienvenue.

Sourire devant la sculpture en bois blond d'un pied humain s'appuyant sur un épais grimoire et emmanché d'une tête de chouette: un bonheur qui n'a pas de prix ces temps-ci. L'art de Laurent Le Deunff, à l'image de la mine rieuse et du regard pétillant qu'arbore infailliblement cet artiste de 47 ans, n'a rien d'élitiste ni de clivant ni de racoleur, rien d'immersif non plus. Son exposition à la galerie Semiose, avec cette scénographie ingénieuse accordant une place à parts égales à chacune des pièces, quelle que soit sa taille (celle, minuscule, d'une paire de cacahuètes, ou d'un blaireau, figure de proue d'une fontaine), témoigne d'une joie de sculpter de mettre en forme des matériaux (le bois et le ciment), de traverser, avec eux, une aventure.
La sculpture est un chemin tortueux, semé d'embûches et de nœuds sur lesquels peuvent buter le burin ou la scie. Laurent Le Deunff n'attend que cela: ces nœuds dans des bûches qu'il taille sans savoir *a priori* de ce qu'il va en émerger. Un blaireau? Une chouette? Un pied? Un livre? Les trois à la suite et l'un sur l'autre? Les motifs correspondent aux protagonistes d'un roman d'aventures où la vie sauvage surgit et trépigne dans des bruissements de feuilles mortes foulées par les pieds d'un adolescent espiègle qui s'enfonce dans la forêt. Et y apprend la vie.

Massue. Laurent Le Deunff, c'est la sculpture de l'aventure, le symbole de la liberté. C'est Tom Sawyer et Huck qui cherchent un trésor et le trouvent, à force d'observation et beaucoup par chance. Quel rapport avec l'histoire de la sculpture? L'exposition l'a-t-elle, à dessein, perdue en cours de route, omettant de semer des cailloux qui l'indexent à la noble face (savante et référencée) de cet art?
Le Deunff explique que chacun de ces gestes (inciser en spirales, entailler du ciment pour faire rocaille, donc trompe-l'œil) est référencé. Dit autrement, sa sculpture s'appuie sur un éventail de procédés ancestraux qui ont permis que ça tienne à la verticale. Ainsi de cette massue préhistorique, qui se dresse, en ciment, au seuil de l'expo. Une massue totem, réplique, dirait-on, de celle que sortait de sa fourrure le Capitaine Caverne, personnage hilarant, grincheux et impétueux. Ce qui tire l'exposition vers un horizon préhistorique, vers quelque chose de primaire et de rudimentaire, vers quelque chose d'initiatique surtout.


Les sculptures de Le Deunff s'appuient sur un éventail de procédés ancestraux. PHOTO SEMIOSE

Cacahuètes. Et si apprendre à vivre impliquait d'apprendre à manier le burin? A rallumer le feu avec des pierres, des livres, des cacahuètes? Et si on rallumait le pouvoir divinatoire des chouettes? Si les sculptures devenaient à nouveau des fétiches? L'humour que cultive Le Deunff dans le choix de ses motifs insolites interdit d'y croire complètement. Mais la trappe qu'il pose à l'entrée de la galerie Semiose, cette vieille trappe inquiétante, en rocaille, qui ouvre (ou pas) sur un escalier aux marches vermoulues menant aux mondes souterrains, alimente le doute. Qu'on ne lèvera pas, faute d'avoir soulevé la trappe.

JUDICAËL LAVRADOR

WHATEVER THIS MAY BE
LAURENT LE DEUNFF
A la galerie Semiose, à Paris (75 004), jusqu'au 17 août.

Ice Spice, tout feu tout flemme

Si la jeune rappeuse new-yorkaise sait affoler les charts, son premier album surfe paresseusement sur ses acquis. Vite écouté et vite oublié.

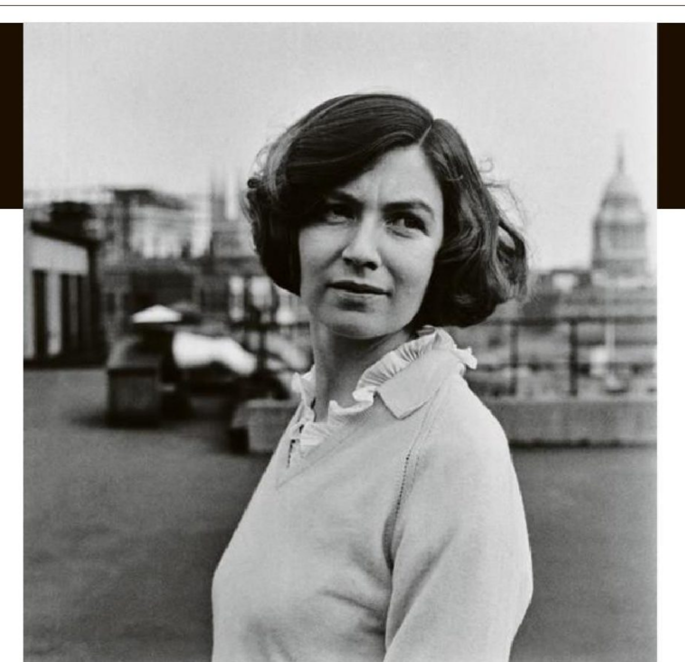
Personne ne sort de disque important fin juillet. C'est un créneau dédié aux projets sans risque, sans enjeu majeur, dédiés à un public averti et peu sensible aux manœuvres marketing – des rééditions de classiques, des anthologies de merengue ou de trance Goa, le quatrième album de groupes d'indie rock revendiquant l'influence de King Crimson et du khmer jazz. Pas de grosse affaire, pas de blockbuster certifié, pas de disque conçu pour tout casser. *A fortiori* cette année, où l'actualité bouillonne à grands feux sur tous les fronts, et où Charli xcx a déjà fait une OPA sur la saison en instaurant son «Brat summer», ralliement bigarré et délicieusement trashy sous la bannière vert anisé de son ultra-plébiscité dernier album.
Sauf que le phénomène, à force d'être récupéré par toutes les strates de la pop culture, a réussi à s'infiltrer jusque dans la campagne présidentielle américaine, après que la chanteuse britannique, installée depuis dix ans à Los Angeles, a annoncé soutenir Kamala Harris. De quoi définitivement vider de sa sève ce «Brat summer», désormais accaparé par des présentateurs de CNN goguenards ou des gouverneurs démocrates en mal de branchitude. La place, désormais vacante, pourrait donc profiter à une autre pop star insolente, capable de ramener un peu d'arrogance sexy et de provoc inspirée dans cet été cafardeux.
Et qui de mieux pour remplir la mission que Ice Spice, jeune rappeuse new-yorkaise aux impossibles


Ice Spice à New York, jeudi. PHOTO ERIK PENDZICH. SIPA

boucles rousses, elfe porno d'un pays d'Oz aseptisé qui affole depuis deux ans les *charts* américains à coups de collaborations avec Taylor Swift et Nicki Minaj, et a décidé de sortir son très attendu premier album, eh bien là, justement, fin juillet? Timing hasardeux mais assez cohérent pour ce *Y2K!* aux airs de formalité. Un disque qui ne saisira pas vraiment le zeitgeist mais échappera aux lance-flammes, validation d'acquis paresseuse d'une artiste qui prouve qu'elle sait cracher le feu sans forcer (*Plenty Sun* ou *Oh Shhh…*, où elle éclipse Travis Scott). Et rappelle aussi qu'elle n'en est qu'aux tâtonnements et se perd encore souvent dans des délires juvéniles et furieusement bâclés (*Think U the Shit, Gimmie a Light*). Vite écouté, vite oublié, passage obligé avant des choses on l'espère un peu plus osées – bref, comme on disait: un disque de fin juillet.

LELO JIMMY BATISTA

ICE SPICE ***Y2K!***
10k Projects/Capitol.



Edna O'Brien en 1960
PHOTO EVENING STANDARD. GETTY IMAGES

Edna O'Brien, rebelle d'Irlande

L'autrice originaire du comté de Clare, qui écrivait sur ses paysages, ses femmes et leur désir, est morte samedi à 93 ans. Inspirée par James Joyce, elle avait obtenu le prix spécial du jury Femina pour l'ensemble de son œuvre en 2019.

Un jour, Edna O'Brien a dit à son agent: *«Quand je serai morte, des horreurs vont être écrites sur moi.»* L'écrivaine repoussait tous les biographes qui l'approchaient. *«Fais-le toi-même»*, lui a intimé son agent. Elle a passé trois ans à remonter à la source de ses souvenirs, parfois dans la douleur et, à 82 ans, elle a publié *Fille de la campagne* (2012), Edna par Edna en somme. *«Toutes les choses qui ont compté dans ma vie sont là.»* La grande dame des lettres irlandaises, femme de tempérament et intrépide à sa manière, a succombé à la maladie samedi à l'âge de 93 ans, et qui sait si elle apprécierait tout ce qui s'écrit sur elle depuis. Heureusement, ses propres mémoires existent désormais, plus une bonne vingtaine de fictions, cinq pièces de théâtre, des essais, une biographie de Joyce… Jusqu'à *Femmes de Joyce*, son ultime pièce représentée à l'Abbey Theatre de Dublin à l'automne 2022, un portrait par ses proches de son compatriote écrivain. Soixante -dix ans plus tôt, la lecture de *Portrait de l'artiste en jeune homme* avait fait comprendre à Edna O'Brien qu'elle voulait consacrer le reste de sa vie à la littérature.

Glamour

Née le 15 décembre 1930 à Tuamgraney, dans le comté de Clare, Edna était la plus jeune d'une famille de quatre enfants avec un père alcoolique et violent, une mère *«médiévalement»* religieuse et, pour seules lectures, des livres de cuisine et de prières. *«J'ai grandi dans un milieu suffoquant de religion. J'ai été élevée dans l'idée constante de la punition. Je croyais au Jugement dernier: pour moi, c'était aussi réel qu'une tasse ou une personne»*, racontait-elle à *Libération*. Elle s'échappe à Dublin pour faire une formation dans la pharmacie. Elle y découvre les livres de Joyce et y rencontre le romancier irlando-tchèque Ernest Gébler. Elle a 18 ans, ce divorcé en a près du double, elle l'épouse malgré l'opposition familiale. *«J'ai réagi comme dans les romans victoriens: je les ai quittés pour lui, d'une maison de contrôle à l'autre.»* Ils ont deux garçons, Carlo et Sasha, et partent pour Londres. A Londres, où elle débarque en novembre 1958, tout la fascine. Dans le sillage de Gébler, elle fréquente les milieux de l'édition, les coteries littéraires, le tout-Londres artistique. Elle organise de grandes fêtes dans sa maison de Deodar Road à Putney, avec des Premiers ministres et des stars de cinéma, Marianne Faithfull, Roger Vadim et Jane Fonda, Richard Burton, Marlon Brando, Ingmar Bergman… Tout un pan glamour dévoilé dans ses mémoires. Elle couche avec Robert Mitchum, accueille le jeune McCartney dans la chambre de ses enfants où il gratte un air sur la guitare de Carlo. *«Un des Beat, rien ne pouvait égaler ça!»* En 1970, elle expérimente le LSD sur les conseils du psychiatre R.D. Laing. *«C'était terrifiant. Mon être entier ne pouvait pas revenir.»* J.D. Salinger, rencontré au White Elephant, où elle dînait notamment avec Anthony Quinn, devient son ami. Elle passe des vacances en Italie avec Gore Vidal et se lie d'une longue amitié avec Jackie Onassis.

En 1960, la maison d'édition Hutchinson, où elle est lectrice, lui demande une fiction. Elle écrit son premier roman d'une traite, en trois semaines, l'aventure de deux filles, Cait et Baba, dans l'Irlande rurale des années 50, expulsées de l'école et qui s'échappent à Dublin.

Dublin interdit le livre pour *«pornographie et manque de religion»*. Ses six livres suivants seront également interdits en Irlande jusqu'au début des années 70, dont les suites des *Filles de la campagne, Jeunes Filles seules* (1962) et *la Félicité conjugale* (1964), parce qu'elle touche à la sexualité et au désir féminin. *«J'ai écrit très tôt sur la sexualité, ouvertement, mais en la considérant toujours comme un prolongement de l'amour.»* Le curé de sa paroisse brûle des exemplaires sur le parvis de l'église. Après la mort de sa mère, elle a trouvé dans ses affaires son volume des *Filles de la campagne* dans lequel elle avait souligné à l'encre noire tous les mots qu'elle jugeait offensants… *«C'était comme une tentative de réécrire mon roman, de le nettoyer*, disait-elle à *Libération* en 2010. *Elle était morte mais j'aurais pu la tuer tellement j'étais en colère. Elle avait complètement loupé à l'époque la tendresse contenue dans le livre. De la tendresse pour elle et pour le paysage irlandais.»* La femme et l'Irlande resteront longtemps sa matière première. *«Mes romans se passent dans le comté de Clare parce que c'est là que sont les histoires qui m'attirent, c'est là qu'elles arrivent. Cette Irlande-là est à la fois primitive et archaïque. Il y a les paysages, les saisons, les éléments, c'est intemporel. Il y a aussi la qualité des gens qui vivent dans ces lieux isolés, et qui n'ont été que très peu touchés par les bienfaits du XXe ou du XXIe siècles. J'ai vécu là-bas, croyez-moi, je ne les invente pas»*, confiait-elle à *Libération* en 2001.

Terre

Après la trilogie, elle publie *le Joli Mois d'août* (1965), sur une femme mariée qui part sur la Côte d'Azur à la recherche de relations sexuelles. Paraîtront aussi *les Païens d'Irlande* (1970) ou une jeune fille séduite par un prêtre; *Vents et Marées* (1992), portrait d'une femme qui traverse un divorce difficile et se bat pour la garde de ses deux fils. Une autre trilogie sur des sujets *«très importants pour ce pays»* comprend *la Maison du splendide isolement* (1994) dans lequel le militant pour la réunification de l'Irlande McGreevy, traqué par la police, se réfugie chez la vieille Josie O'Meara, seule dans sa grande maison vide; *Tu ne tueras point* (1996), sur un inceste inspiré du cas d'une jeune fille de 14 ans tombée enceinte à la suite d'un viol et empêchée de se rendre en Angleterre pour avorter. Le troisième volet, *Décembres fous* (2001), suit un étranger qui arrive dans un village du fin fond de l'Irlande et menace une relation fusionnelle entre un paysan et sa terre, entre un homme et sa sœur.

«Double peau»

Avec le roman autobiographique *Crépuscule irlandais* (2006), parsemé de lettres de sa mère disparue en 1967, Edna O'Brien écrit l'histoire de sa mère, venue à Brooklyn faire la bonne, puis son retour au pays avec son mari pour fonder une famille. Catholique, morale, stricte, sa mère incarnait à la fois la censure aveugle et la complicité confrontée aux délires du père ivre. Elle disait à *Libération*: *«Ma mère était morte depuis trente ans mais je voulais écrire un livre comme si elle était là. Elle reste vivante dans ma mémoire et dans ma conscience. Vous vous asseyez pour écrire un livre, tout ce que vous avez ce sont les premières phrases… Elles m'ont été inspirées par une photo qu'on m'a donnée tardivement. On y voit ma mère, belle fille de la campagne en robe blanche, virginale, debout derrière une chaise avec sa mère. Dans ses yeux, un bateau blanc vogue sur la mer, vers New York, et elle est en train d'échapper à sa mère. Mais partir n'est que la moitié de l'histoire. Je porte – et je suis sûre que ma mère portait aussi – le passé. Comme une sorte de double peau.»*

Après avoir donc fini par rédiger ses mémoires en 2012, Edna O'Brien avait surpris son monde avec deux grands romans très actuels. Dans *les Petites Chaises rouges* (2015), elle imaginait l'arrivée d'un paisible guérisseur à Cloonoila, dans l'ouest de l'Irlande, en réalité un criminel de guerre, le double fictionnel de Radovan Karadzic, accusé de crimes commis pendant le siège de Sarajevo (1992-1996). Avec *Girl* (2019), après avoir été deux fois au Nigeria et avoir recueilli des témoignages d'ex-captives, elle a raconté la vie massacrée d'une adolescente enlevée et violée par les terroristes de Boko Haram, fuyant d'un enfer à l'autre. Cette année-là, l'Irlandaise, traduite depuis près de soixante ans en France, était récompensée par un prix spécial du jury Femina pour l'ensemble de son œuvre, *«son premier prix français»*. En octobre, les éditions Sabine Wespieser qui publient Edna O'Brien depuis 2010 rééditeront le célèbre *les Filles de la campagne* et les deux autres titres de la trilogie qui la fit connaître.

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL



Héros super-posé

Tomer Sisley Du genre réfléchi, l'acteur joue les super-héros à la française dans l'adaptation de la BD «Largo Winch».



LE PORTRAIT

Voici Tomer Sisley, idéal masculin jamais évalué avec beaucoup d'attention, comme si les futilités de cet ordre n'étaient pas dignes de notre hauteur de vue et devaient rester un passe-temps pour midinettes simplettes et autres cougars hagardes. Et pourtant, à décrypter les points forts apparents et les faiblesses cachées sous fossette de Sisley, il est possible que l'acteur pré-quinqua ait tout du sex-symbol pas tartignolle et de l'agrégateur de faveurs pas seulement féminines. Bouclé, le cheveu est fait d'étoupe goudronnée et semble pouvoir brûler comme de l'amadou. Veloutée, la peau métissée est inassignable à une origine précise. Noisette, le regard est moins incassable que prévu même s'il paraît peu tracassé. Quant au sourire exagérément engageant, il envoie par le fond toute incertitude quand l'histoire personnelle s'avérera plus compliquée et la confiance en soi plus friable. Il mesure 1,83 m et pèse 84 kilos, abdominaux compris qu'on voit rayonner dans le troisième volet de la franchise *Largo Winch*. De là à faire de lui un rouleur de mécaniques goguenard et amateur de fariboles, n'y pensez pas. Il n'est pas *«timide»* comme le présentera l'une de ses proches, mais il parle lentement, menant la sarabande réflexive à son rythme. Il répond précisément sans se défausser, ne sautant pas du coq à l'âne. Et la bonne heure passée face à lui est surprenante, quand on s'attendait à plus de négligence décontractée et de je-m'en-foutisme gentiment arnaqueur.

Humour marketing. On n'avait pas réalisé qu'il avait fait du stand-up. C'était dans les années 2000, et il était l'un des pionniers d'un registre en voie de développement. Il ne fait pas mystère d'être monté sur scène pour être repéré. Il dit: *«C'était une stratégie marketing pour qu'on m'identifie.»* Il ajoute: *«J'en avais marre qu'on ne me propose que des rôles de voleurs d'autoradio dans des séries comme Navarro.»* Et lui qui n'est pas enfant de la balle d'insister sur son souci de défricher sa voie d'accès en solo. Ensuite, il nous a un peu perdu dans une allégorie à base de pommes Pink Lady en têtes de gondole dont on a surtout retenu la morale: *«Pour que les gens vous achètent, il faut qu'ils vous voient.»*

Sportif à risques. On pensait que Sisley était un fan de sport tous azimuts. Il multiplie les pratiques extrêmes, mais s'ennuie à périr quand il s'agit d'assister à des compétitions arbitrées à coups de sifflet. Et il faut que sa tribu recomposée forte de trois ados le tire par la manche pour qu'il regarde les Bleus dépérir à l'Euro de foot. Môme, sautant de son lit ou d'une balançoire, il jubilait quand il se retrouvait en apesanteur. Depuis, il tient à sniffer tant et plus ces bouffées d'adrénaline. Il fait de la chute libre, du parapente, de la plongée et des sports de combat. Il skie tout droit dans des pentes très dures. A jouer au plus malin, il a bien failli finir en chaise roulante, sauvant par miracle sa colonne vertébrale. Il conduit vite et aurait volontiers fait carrière automobile. Au quotidien, il roule en Ariel Atom, bolide sans pare-brise.

Super-héros émotif. On se doutait bien que Sisley ne se satisferait pas d'un destin prémâché. S'il apprécie de faire ses cascades lui-même, il ne veut pas être réduit à ses performances physiques et à une prestance muette. D'où sa prise de distance avec Belmondo, antique professionnel du muscle heureux et star du boumbadaboum pas compliqué. Il lui préfère Burt Lancaster, tôt découvert dans *Vera Cruz*, ou surtout Robert Duvall, le *consigliere* du Parrain, et puis aussi Benicio Del Toro ou Sean Penn. Malgré tout, il est l'un des rares Français à endosser la tunique de super-héros, panoplie peu portée dans ce pays et méprisée par la critique. Il y injecte une fragilité qui lui est propre.

1974 Naissance à Berlin.
1983 Arrivée à Nice.
2009 *Largo Winch* 1.
31 juillet 2024 *Largo Winch* 3 (Olivier Masset-Depasse).

Cette fois, après divers vagabondages en séries télé d'un niveau varié, il campe un nouveau Largo Winch, solitaire et tourmenté, héritier rétif d'un empire financier en proie aux affres de la paternité. Ce qui l'éloigne de Jean Dujardin, ricanant OSS 117, de Daniel Craig, dernier James Bond mélancolique. Tomer Sisley, lui, paraît trop accessible, trop agréable, trop arrangeant pour sombrer dans de tels abîmes métaphysiques.

Héritier contrarié. On se souvenait que le jeune Tomer avait un cursus familial compliqué. Chercheurs en dermatologie, ses parents sont israéliens. Du côté paternel, ils viennent de la Biélorussie et de la Lituanie. La lignée maternelle renvoie au Yémen. Ce qui permet à Sisley de se dire *«issu d'un mariage mixte»*, les cultures et gènes étant fort éloignés malgré la commune origine juive. Le gamin naît à Berlin. Ses parents se séparent. Il dit n'avoir respiré qu'à ses 9 ans quand il a quitté sa mère pour rejoindre son père à Nice. Et d'expliquer: *«Sans lui, je ne serais pas qui je suis.»* Ce dernier lui aurait transmis *«persévérance, confiance en soi et souci d'autonomie»*.

Judéité réanimée. On avait peu d'idée de son appartenance identitaire. Longtemps, il est resté loin des feux de la rampe communautaire. Et puis le massacre du 7 Octobre lui est tombé dessus: *«Je me le suis mangé pleine face. Alors, je suis sorti du bois et j'ai été parler sur BFM.»* Pourtant, il ne se voit pas *«comme un fer de lance du Crif»*. Il critique vivement Nétanyahou et évoque le drapeau palestinien accroché chez son frère qui vit en Israël. Ses grands-parents appartenaient à un milieu ultraorthodoxe. Non croyants, ses parents l'ont élevé loin des traditions. Il a continué ainsi, tout en sacrifiant aux rituels de base. Il dit: *«Ma judéité, je ne la revendique pas, je ne la brandis pas, je n'en parle pas.»* Sauf quand la tragédie l'y oblige.

Centrisme vacillant. On se disait que Sisley allait botter en touche quand il s'agirait de politique française. Pas du tout. Aux dernières législatives, il a voté pour le candidat Ensemble du VIIIe arrondissement de Paris où il réside. Soucieux *«d'éviter les extrêmes»*, il rend hommage à Attal, Premier ministre démissionnaire. Et il se méfie des *«convictions trop arrêtées»* et concède *«n'être certain de rien»*. Mais il n'a pas l'humilité feinte de ceux qui font l'éloge de la nuance pour mieux assurer leur prise sur les vacillants. D'autant que lui aussi se sait oscillant.

Passions, mode d'emploi. On ne l'imaginait pas bricoleur. Pourtant il peut s'abîmer dans la lecture d'un mode d'emploi afin de réussir à réparer un robot de piscine comme les vannes de son moulin normand. Il a des capacités de concentration *«dignes d'un psychopathe»* et peut s'abstraire de son environnement immédiat jusqu'à la résolution du problème. Ce joueur d'échecs aime aussi le Mastermind. Mais sa passion la plus immodérée va à son épouse. Ils se sont connus jeune, se sont retrouvés il y a quelque temps. Elle est communicante et créatrice d'événements. Et l'on découvre que Sisley, d'habitude peu exhibo de sa vie privée, peut passer outre pour tresser des compliments à cette *«femme extraordinaire»* et publier sur Instagram des éloges aussi flambants qu'inattendus. ◆

Par **LUC LE VAILLANT**
Photo **YANN STOFER**



Fidel Castro et Che Guevara, en 1959. UNDERWOOD ARCHIVES. UIG. COLL. CHRISTOPHEL



Fidel Castro et Che Guevara, au clair de la lutte

Camarades Dans les années 50, l'idéaliste argentin parcourt l'Amérique latine. Une nuit d'été, au Mexique, il rencontre le charismatique révolutionnaire cubain. Au fil de discussions passionnées naîtra une amitié immédiate entre les deux hommes qui renverseront la dictature à La Havane.

Par
BENJAMIN DELILLE

C'est l'histoire d'un avocat qui convainc un médecin dans la chaleur moite d'une nuit mexicaine. En pleine saison des pluies, au fond d'une pièce embrumée, noyée dans l'odeur des cigares. L'avocat est grand, il porte une moustache encore timide. Il a le visage dur de l'homme déterminé, des yeux légèrement plissés qui tombent, rarement, sur son sourire. Le médecin est plus petit. Encore glabre, mais plus pour très longtemps. Lui a le rire facile, mais quand il écoute, ses sourcils se froncent. Ils voilent son regard de rêveur. *«Trop beau pour être intelligent»,* s'était dit en le voyant celle qui est devenue sa compagne, Hilda. Les deux hommes voient poindre la trentaine. Le premier a presque 29 ans, le second vient de fêter ses 27. En 1940, Mexico avait vu mourir Trotski et avec lui une certaine gauche. Quinze ans plus tard, la capitale voit déambuler tout ce que l'Amérique latine compte de révolutionnaires. La Revolución, la vraie, est sur le point d'accoucher. En cette nuit de l'été 1955, Fidel Castro et Che Guevara se rencontrent pour la première fois.

Fidel vient d'arriver au Mexique. Deux mois plus tôt, les autorités cubaines l'ont amnistié après presque deux ans de prison. Il devait en purger quinze pour sa tentative de coup de force contre le régime de Fulgencio Batista. Le jeune homme n'avait pas supporté le coup d'Etat du colonel. C'est ce qui l'avait poussé à attaquer la caserne de la Moncada, le 26 juillet 1953, dans l'espoir de provoquer une insurrection généralisée. L'assaut fut un désastre couplé d'un massacre. Mais Castro, épargné de justesse, est entré dans la légende en écrivant sa propre plaidoirie. *«L'histoire m'acquittera»*, a-t-il déclamé dans une verve qui ne le quittera plus jamais. Il veut désormais prendre sa revanche, et prépare une expédition pour libérer son île.

Ernesto, lui, est au Mexique depuis plus longtemps. Dix mois déjà qu'il a fui un autre coup d'Etat, au Guatemala. L'Argentin en est à son deuxième voyage à travers l'Amérique latine. Pendant le premier, à moto, il a pris les inégalités du continent en pleine figure, comme une claque, sans vraiment comprendre d'où elles venaient. Au terme du second, il est persuadé d'y retrouver le bras de l'impérialisme américain. Celui-là même qui vient de renverser sous ses yeux le président socialiste Jacobo Arbenz, coupable aux yeux de la CIA et de la United Fruit Company d'être allé trop loin dans sa réforme agraire. Il avait déjà lu Marx et Engels, mais c'est une économiste péruvienne, Hilda Gadea Acosta, qui parachève son adhésion au communisme, par amour autant que par conviction.

«Je ne t'abandonnerai pas»

Au Guatemala, un Cubain l'a renommé le «Che», puisqu'il met cette interjection typiquement argentine à toutes les sauces. C'est cet ami, Antonio Nico López, qui le mènera aux Castro lorsqu'ils seront à Mexico. Il lui présente d'abord Raúl, marxiste comme lui, puis les autres membres du Mouvement du 26 Juillet, que crée Fidel, un homme dont l'Argentin commence à mesurer le charisme. Ernesto navigue encore entre les luttes de chacun pour y trouver celle qui lui permettra de sauver le monde. Il veut sortir l'Amérique latine des griffes du capitalisme. Rêve de bâtir un homme nouveau. Mais ne sait pas encore comment. Jusqu'à ce 9 juillet 1955.

Il suffira d'une nuit. Dix heures, selon la légende, de discussions passionnées. L'un en face de l'autre. Les yeux dans les yeux. Le Che raconte le Guatemala et ses indignations fondamentales; Fidel lui présente Cuba, et sa lutte finale. L'Argentin est immédiatement impressionné par cet *«homme exceptionnel»*. Castro décèle un idéologue convaincu, radical, sans limite, d'une intégrité hors norme, presque cruelle. Le Che veut refaire le monde, Fidel propose de commencer par son pays. C'est un coup de foudre révolutionnaire. Chacun trouve ce qu'il cherche. Le premier plane dans un romantisme hors sol qui rêve de toucher terre. Le second a les pieds bien ancrés dans un pragmatisme rusé, et rêve d'inspiration pour enfin s'envoler. Au petit matin, Fidel rejoint les siens: *«Camarades c'est bon: j'ai trouvé un médecin pour notre expédition.»*

La guérilla commence là, au lendemain de cette nuit fiévreuse, dans les campagnes mexicaines jusqu'à la fin de l'année 1956. Le Mouvement du 26 Juillet s'entraîne au maniement des armes. La traversée se prépare. Fidel fait des allers-retours aux Etats-Unis pour lever des fonds, préparer le *Granma*, le rafiot qu'il a acheté et qui doit voguer vers Cuba. De retour au camp, il est un grand frère impressionné par l'abnégation et la résistance de sa recrue argentine. Le médecin est déjà un soldat modèle, aussi déterminé que ses idées sont arrêtées. Leur manège inquiète la police mexicaine qui les arrête. Fidel et le Che se retrouvent dans la même cellule, condamnés à ruminer leurs plans pour renverser Batista, libérer l'île des Caraïbes, et pourquoi pas sauver le monde. Leurs idées s'évadent entre les murs crasseux d'une pièce carrelée, assis sur de simples lits de ferraille. Le Cubain est libéré en premier, jugé moins dangereux idéologiquement. Lorsqu'il enfile la veste de son costume trop large, Guevara, torse nu et la ceinture ouverte, lui dit de ne pas l'attendre pour prendre la mer. L'autre se retourne: *«Je ne t'abandonnerai pas.»*

Premières querelles discrètes

La suite est plus connue, tout en tenues kaki et visages barbus. Il y a d'abord le naufrage, au sud de Cuba, une nuit de décembre 1956. La lente progression dans les marécages où sifflent les balles des sbires de Batista. Le Che y aurait finalisé sa vocation de guerrier. En perdant un camarade, obligé de choisir entre une caisse de médicaments et une autre de munitions. Le serment d'Hippocrate est resté enlisé dans la vase. Puis la légende de la Sierra Maestra qui commence: celle d'une troupe décimée d'une dizaine d'hommes qui va bientôt rallier à elle tous les opprimés du capitalisme sauvage imposé par un dictateur militaire. La belle gueule de ces révolutionnaires hirsutes va faire le reste. Fidel et le Che par-dessus tous les autres. L'un, tribun et charismatique, transpire d'autorité. L'autre, impavide et exemplaire, impressionne par son intransigeance. Ernesto Guevara est de tous les coups, de toutes les opérations. Il inflige à l'armée de Batista des opérations ciblées, douloureuses, efficaces. Il soigne aussi les paysans, instruit les nouveaux arrivants. Castro le nomme second: le Che devient *comandante*. Pendant ce temps-là, Fidel occupe le front médiatique, multiplie les interviews données clandestinement dans la Sierra qui font affluer de nouveaux guérilleros. C'est aussi là que naissent les premiers doutes, les premières querelles discrètes. Pour rassurer les libéraux, et surtout les Américains, le chef du maquis jure en pleine guerre froide n'avoir rien à voir avec le communisme. Au Che qui s'étouffe, il promet l'inverse. Le doute demeure, mais Ernesto Guevara reste fidèle.

C'est même lui qui va remporter la bataille décisive de Santa Clara, fin décembre 1958. Le dernier coup porté au régime qui voit son dictateur s'envoler, délaissant les casinos de La Havane et les touristes américains apeurés. La route de la capitale est ouverte, les barbus y entrent dès le 1er janvier mais le Che pa-

Che Guevara, sa fille Aleida et Fidel Castro, vers 1963. PHOTO GETTY IMAGES. IMAGNO. AUSTRIAN ARCHIVES

tiente pour ne pas voler la vedette au grand Fidel: celui-ci vient de proclamer le triomphe de la révolution dans un discours à Santiago, qu'il désigne comme nouvelle capitale. Il n'entre à La Havane que le 8 janvier avec le natif de Rosario.
L'épreuve du pouvoir va faire tanguer l'amitié entre les deux hommes. D'abord ministre de la Défense, Fidel devient rapidement Premier ministre, et envoie le Che à l'échafaud, en qualité de bourreau. Il sera chargé de juger, rapidement, les traîtres de Batista que l'on fusille à tour de bras. L'Argentin devient le *«petit boucher de la Cabaña»* car il ne tremble pas, comme dans la forêt quand il fallait punir les déserteurs réels ou supposés. Rien ne saurait entraver la cause. Et celle-ci impose parfois des décisions «difficiles». Ou plutôt inhumaines.


Castro et Che Guevara en prison à Mexico, en 1956. PHOTO APIGAMMA RAPHO

Martyr de sa propre cause

C'est aussi une manière de ne pas trop exposer le marxisme-léninisme revendiqué du Commandante. Car entretemps, Fidel navigue entre les deux superpuissances du moment. Il tente d'amadouer Washington – où il va faire un bref séjour en multipliant les déclarations rassurantes –, tout en s'appuyant sur le Parti communiste cubain – formation la plus solide en 1959 sur l'île –, quitte à faire fuir les plus libéraux qui reprennent le chemin des armes. Ernesto Guevara et Raúl Castro sont plutôt d'avis de virer clairement de cap, bien à l'est, loin de l'ennemi impérialiste.
La tension grandissante avec les Etats-Unis va finir de convaincre le Líder Máximo. Et imposer un peu plus Guevara comme un personnage central de la révolution. D'abord avec la réforme agraire, quelques mois après avoir modifié la Constitution pour permettre *«à un étranger s'étant particulièrement illustré durant la guérilla et ayant reçu le grade de commandant»* d'entrer au gouvernement: il n'y a qu'un seul concerné. Puis de multiplier les casquettes. Fin novembre 1959, lors d'une réunion avec les caciques du mouvement, Fidel demande: *«Qui est économiste ici?»* Au fond de la salle, Ernesto lève la main. Surprise générale. *«Tu as bien dit communiste?»* Qu'à cela ne tienne, Che Guevara, l'homme qui veut abolir l'argent, devient le patron de la Banque centrale. Il signe même les billets de 3 pesos, devenus depuis des pièces de collection.
Mais des nuages se forment entre Fidel et son soldat préféré. Après l'épisode de la baie des Cochons et l'embargo américain, vient la crise des missiles, en 1962. L'une des pires de la guerre froide, qui devait voir l'URSS de Nikita Khrouchtchev, après une négociation menée par le Comandante, installer des lanceurs à 200 km du territoire américain, avant de finalement renoncer, au grand regret du principal intéressé. Fidel, en bon tacticien politique, et conscient de la dépendance de son régime vis-à-vis de Moscou, s'aligne sur les choix de son meilleur allié. L'idéaliste Guevara ne digère pas. Devenu «ambassadeur de la révolution», il en veut ouvertement aux dirigeants soviétiques, multiplie les discours virulents, notamment à Alger en 1965, sur la supposée complaisance de Moscou à l'égard de son rival américain. Et mise sur les non-alignés, unique salut possible pour en finir avec le capitalisme.
De retour à Cuba, Fidel lui passe une soufflante, et Ernesto décide, désavoué et honteux, de s'en aller exporter la révolution. L'avocat cubain annonce le départ du médecin argentin en lisant sa lettre d'adieu devant l'Assemblée nationale en mars 1965: *«D'autres terres du monde réclament le concours de mes modestes efforts»* – le texte inspirera à Carlos Puebla la célèbre chanson *Hasta Siempre*. Le Congo d'abord, dans une révolte mort-née contre Mobutu. La Bolivie, ensuite, avec une petite troupe de Cubains qui s'enterre dans la jungle. Cette dernière mission ressemble à un piège savamment préparé. Le pays n'est pas prêt pour la révolution. Et la troupe révolutionnaire est finalement repérée. Le Che sera exécuté, amaigri par des mois de privations, martyr de sa propre cause, tué par son jusqu'au-boutisme.
Nul doute que Fidel savait que son ami ne reviendrait jamais. Le laissait-il la mort dans l'âme ou soulagé d'un poids? La question reste suspendue. Mais même mort, le Che lui sert à faire survivre sa révolution. Célébré en héros et en exemple à suivre. Jusqu'à le tuer une énième fois, érigeant sa silhouette de Rimbaud des Amériques en symbole dont les tee-shirts se monnaient aujourd'hui en dollars. Fidel a sacrifié le rêve du Che pour assouvir son rêve de pouvoir. ◆

DEMAIN ***LES JUMEAUX QUI NE LE SAVAIENT PAS***

La salle d'escalade, prises en étau

J'ai détesté pour vous (3/6)
«Libé» a envoyé les plus rageux de ses journalistes en reportage dans leur pire cauchemar. Garanti 100 % mauvaise foi. Aujourd'hui, la grimpette sous cloche.

Vous êtes accueillis par une odeur tenace de pieds et par Mattéo, hétéro déconstruit (ça se voit au vernis sur l'ongle de son annulaire gauche), qui vous tutoie direct et essaie de vous vendre de manière agressivement sympa une carte 20 entrées pour 683 euros seulement *(«enfin, moi, ça change rien pour moi mais réfléchis bien, c'est juste que c'est VACHEMENT PLUS AVANTAGEUX»)*. Eglantine soupèse les gourdes dans le corner qui vend du Patagonia à l'entrée et une poignée de community managers font du co-télétravailling sur des grandes tables conviviales en bois en sirotant kombucha ou bières craft selon qui est en plein mois dry. Bienvenue en enfer, autrement dit à la salle d'escalade.

Groupes bruyants. Cet endroit maléfique a fait une entrée fracassante dans ma vie il y a quelques années, au moment maudit où tous mes amis ont décidé en même temps que l'escalade indoor était leur nouvelle passion. Pour être tout à fait honnête (cet article étant 100 % garanti sans malhonnêteté intellectuelle), j'ai tout d'abord été conquise par leur enthousiasme, et je me suis imaginée moi aussi devenir une reine de la voie, traîner le samedi dans des vieux hangars réaffectés par des hipsters, les mains pleines de magnésie et les cuisses pleines de bleus. Il était certain que je ne tarderais pas à découvrir à quel point j'étais douée.

Sauf que les choses ne se sont pas passées comme ça. A la place, j'ai découvert que le vertige contre lequel je pensais savoir lutter revenait au centuple sur la paroi. Que mon corps était lourd à porter, que mon gainage était nul et que ma capacité de lecture d'une voie était proche de zéro. Tout ceci aurait pu être surmontable si je n'avais pas par la même occasion mis le doigt sur ce qui me dérangeait le plus dans ces lieux détestables: la place écrasante qu'y prennent les hommes.

Souvent torse nu, en groupes bruyants, ils semblent régner sans partage sur les lieux, ne ratant aucune occasion pour se montrer, collant aux basques des filles seules avec tout un tas de conseils non sollicités en les draguillant au passage. Tout cela m'a vite convaincue que l'escalade indoor, loin de la philosophie originelle d'un sport de patience et de balance pratiqué au plus près de la nature, est devenue un nouveau crossfit. Individualisme, mise en concurrence et dépassement de soi, avec en prime la promesse d'un corps fuselé. Bref, un sport de droite.



«Un rôti». D'aspirante grimpeuse, me voici devenue activement rageuse. Un appel à témoignage me montre vite que ma détestation du bloc n'est pas totalement arbitraire, et que pour pas mal de meufs, l'ambiance macho a eu raison de la vocation initiale. *«L'impression que tu es sur leur territoire»*, explique Sophie, et de se *«sentir observée»*, ajoute Cécile. Elles sont nombreuses à raconter le mansplaining de la part de grimpeurs systématiquement persuadés d'être meilleurs. *«Cette arrogance qui me rend folle, ce regard de supériorité»*, dit Hélène, qui raconte que la plupart des conseils qu'elle reçoit viennent de personnes d'un niveau inférieur. Certaines se découragent de grimper seules. Pauline, qui pratique depuis deux ans et a un bon niveau, a carrément dû changer de salle pour éviter de recroiser un mec qui ne la lâchait pas. Seule, elle a *«l'impression d'être un rôti»*: *«Je suis vue comme une proie facile à accoster, c'est casse-couilles parce que je veux juste faire du sport.»*

Alors les gars, on prend la salle d'escalade pour un site de rencontres? Il existe d'ailleurs sur les applis une situation miroir: l'escalade est devenue un prétexte pour convaincre de swiper à droite, avec des phrases d'accroche aussi fines que *«toujours à la recherche d'une pote d'escalade pour grimper au mur et pourquoi pas aux rideaux»* ou *«si tu veux t'envoyer en l'air, je peux t'apprendre à escalader»*. Tout cela ne fait que confirmer mon intuition: la salle d'escalade est le royaume du dernier mascu beauf à la mode, c'est-à-dire celui qui fait semblant de n'être ni mascu ni beauf.

A ce stade, assise avec mon jus de gingembre dans une salle parisienne, alors que je m'apprête à lâcher mon fiel, je suis pourtant prise du remords de la «hateuse». Ai-je jugé trop vite? Nous sommes un mardi matin, et à cette heure-ci, la salle semble surtout fréquentée par des meufs, qui grimpent tranquillement, encouragées par leurs copines. Vu comme ça, ça n'a pas l'air si terrible. Peut-être suis-je finalement en train de me ramollir… Et puis une forte odeur de pieds me prend au nez.

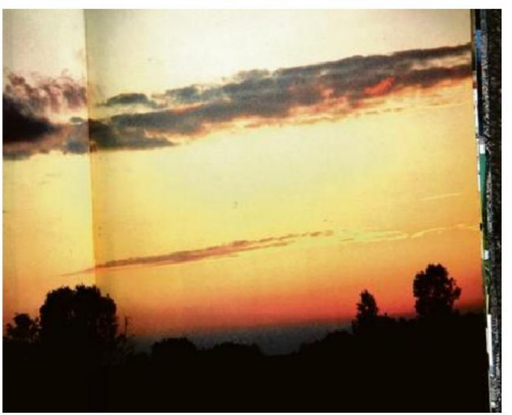
CAMILLE PAIX
Dessin **SIMON LANDREIN**

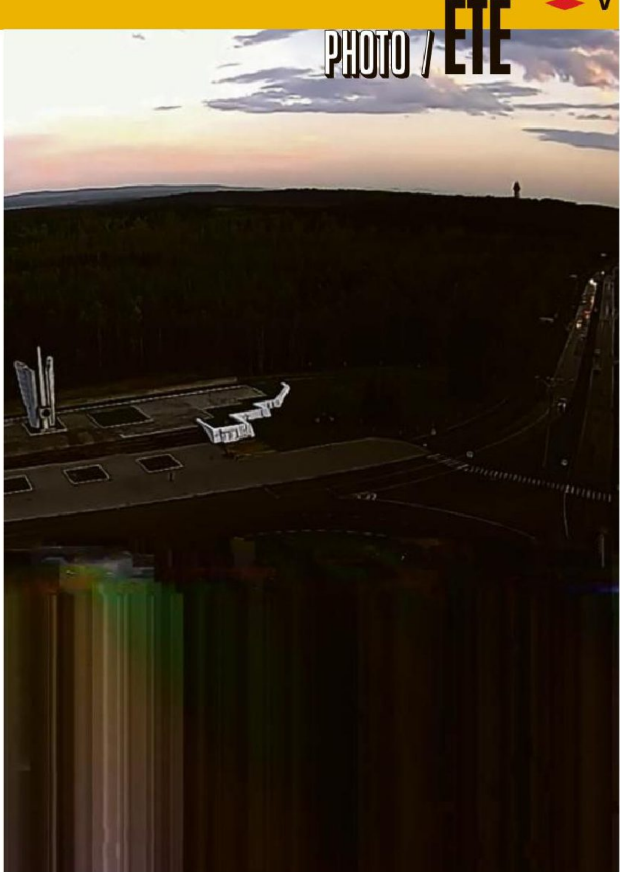
DEMAIN *LE BAR PRISON*











Extraits du livre *The Radiant Screen*, sur la ville secrète Jeleznogorsk. PHOTOS INE LAMERS

La Sibérie garde ses secrets

Hors la loi (2/5) Il n'y a pas que le «hors champ» ou le «hors cadre»... Cet été, le service photo de «Libé» invite à découvrir d'autres espaces en marge. Aujourd'hui, le portrait d'une ville fermée de Russie.

INE LAMERS
née le 15 mai 1954, vit aux Pays-Bas

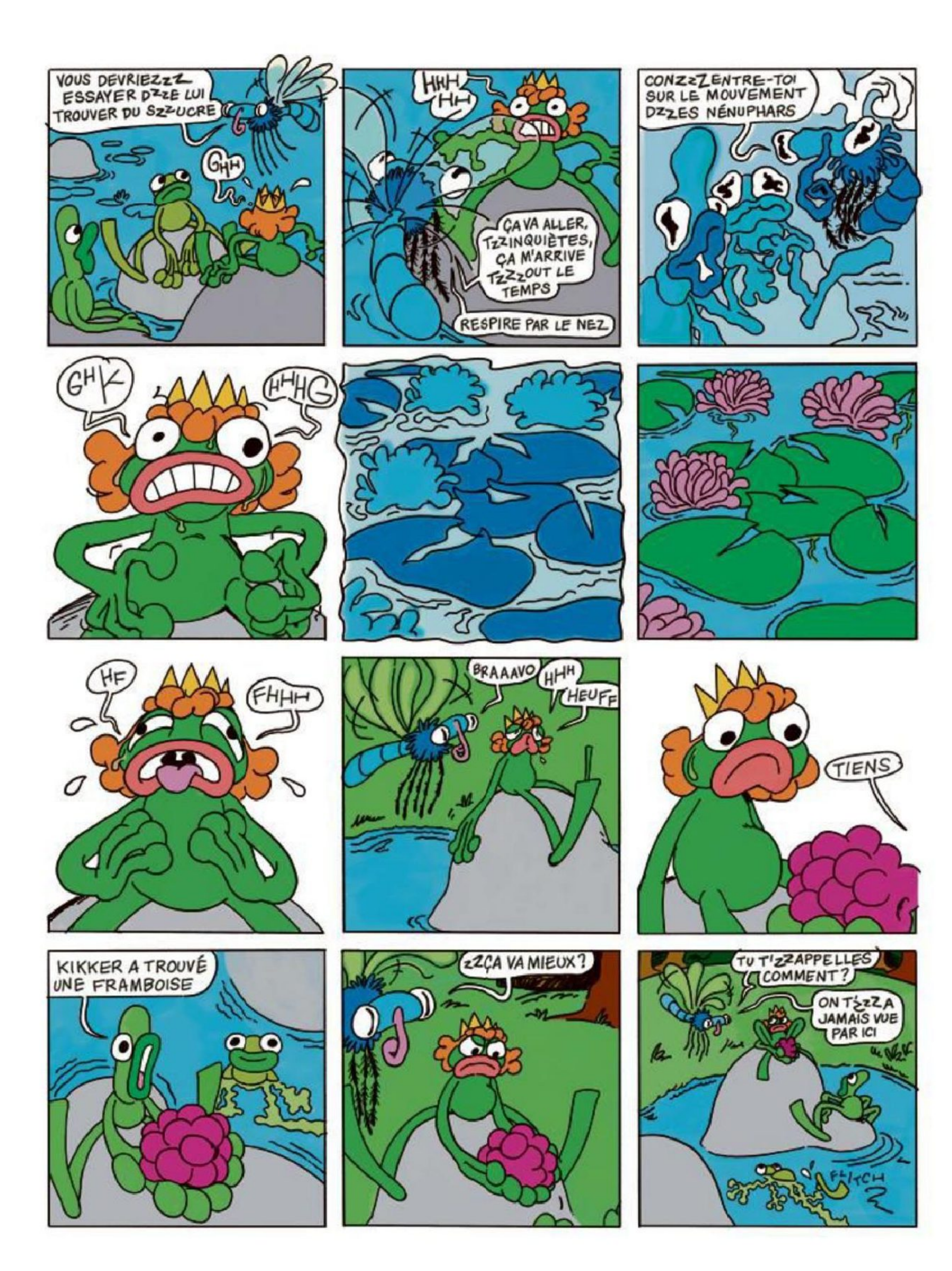
En plein cœur de la Sibérie, la ville de Jeleznogorsk n'a jamais figuré sur les cartes avant 1992. Créée dans les années 50 pour abriter un centre de recherche scientifique militaire ultrasecret, elle demeure l'une des douze cités interdites de Russie. La photographe néerlandaise Ine Lamers explore ce territoire caché dans son ouvrage *The Radiant Screen*. Avec l'effondrement de l'Union soviétique, les habitants ont préféré rester isolés. Ce choix de vivre en autarcie, loin des regards extérieurs, a nourri les questionnements autour de ce *«dernier paradis socialiste sur Terre»*. Dans son enquête, Lamers révèle des fragments de vies cachées à travers des paysages urbains et naturels, utilisant la couleur et le contraste pour conférer une dimension presque surnaturelle à ces scènes. Pour accompagner ses photographies, elle a aussi inclus de la vidéo et va sortir un film, *The Radiant Screen*. A travers une mosaïque de preuves, de descriptions, de témoignages et de documents d'archives, enrichie par ses photographies et enregistrements, Lamers dresse un portrait de Jeleznogorsk, entre utopie et réalité.

LAURE TOUTIN

Retrouvez notre diapo sur *Libé.fr*.

Ballades

Par Camille Potte éditions Atrabile



JE SUIS LE SEIGNEUR GOURIGNOT DE FAOÜET

FRAPPÉ PAR UNE EFFROYABLE MALÉDICTION

VOYEZ VOUS-MÊME:

J'AI ÉTÉ CHANGÉ EN UNE RÉPUGNANTE GRE...

SCRAP!

KOAK

...NOUILLE

WOW

BRUTAL

TU VEUX PLUS TA FRAMBOISE DU COUP?

PTEUH REUH ROÏIRK

SZZOCIOPATHE!

SZZZALAUD ORDURE

BEUHEUU

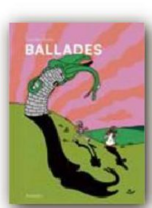
ROUGUIGNOT HIHI

T'ES TOUTE BLANCHE

GOAP GOAP

GOURIGNOT

À suivre...



Le Prince Gourignot de Fouët est bien malheureux, et pour cause, le voilà transformé en grenouille. Rien ne l'avait préparé à cet état, ni au complot fomenté dans son dos, dans le but de le destituer. Un seigneur qui tombe, c'est un peu de démocratie qui s'installe… quoique… Pendant ce temps, la valeureuse Gounelle, chevalière de son état, s'en va délivrer la princesse Patin à la peau d'albâtre et affronter le dragon qui la garde, mais pour elles deux, le chemin du retour sera bien long, sinueux, semé d'embûches, mais aussi de découvertes. Si l'on rajoute une salamandre hallucinée, une sorcière acariâtre, un ménestrel insupportable et des grenouilles mélomanes, on commence à avoir une idée de la folie pure qu'est *Ballades*, le premier livre de Camille Potte dont nous publions les premières planches.

BALLADES
de CAMILLE POTTE
Atrabile, coll. Ichor, 144 pp., 22 €.
En librairie le 5 novembre.

LE PUZZLE DE COCO



Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet au 25 août 2024 une pièce du puzzle à reconstituer et à renvoyer à : Libération – Puzzle 2024 – 113 avenue de Choisy – 75013 Paris. A gagner : un dessin original et dédicacé de Coco (dix gagnants tirés au sort).

Règlement complet sur *Libération.fr* ou en flashant ce QR code.



LE QUIZ DU JOUR

Les années 24

Par **MICHEL BECQUEMBOIS**

1 Il y a pile 1000 ans, en 1024, on a élu un nouveau pape, c'était…
A Benoît XV.
B Jean XIX.
C Pie III.
D Jesus II.

2 Il y a pile 900 ans, en 1124, on a aussi élu un nouveau pape (si, si), celui-là s'appelait…
A Jean XX.
B Pie IV.
C Honorius II.
D Jesus III.

3 Il y a pile 800 ans, en 1224, l'empire mongol est à son apogée, il est dirigé par…
A Attila.
B Gengis Khan.
C Dersou Ouzala.
D Pu Yi.

4 Il y a pile 700 ans, en 1324, Marco Polo mourait, à 70 ans…
A En Perse.
B En Chine.
C A Constantinople.
D A Venise.

5 Il y a pile 600 ans, en 1424, c'était la fin de la «Guerre de quarante ans». Elle opposait…
A Les catholiques et les protestants.
B Les Mayas et les Aztèques.
C La Haute-Birmanie et la Basse-Birmanie.
D L'Espagne et le Portugal.

6 Il y a pile 500 ans, en 1524, naissait une des premières poétesses françaises :
A Marie de France.
B Christine de Pizan.
C Héloïse.
D Louise Labé.

7 Il y a pile 400 ans, en 1624, un cardinal devenait le principal ministre de Louis XIII. C'était…
A Le cardinal de Richelieu.
B Le cardinal de Mazarin.
C Le cardinal de Rohan.
D Le cardinal de Guise.

8 Il y a pile 300 ans, en 1724, venait tout juste de s'achever la Régence de Philippe d'Orléans qui gouverna la France durant la minorité de Louis XV. Le roi enfin majeur avait…
A 10 ans.
B 13 ans.
C 18 ans.
D 20 ans.

9 Il y a pile 200 ans, en 1824, naissait Julie-Victoire Daubié. Elle sera la première femme…
A A passer et obtenir le baccalauréat.
B A être élue à l'Assemblée.
C A gravir le mont Blanc.
D A obtenir un prix Nobel.

10 Il y a pile 100 ans, en 1924, les premiers jeux olympiques d'hiver sont organisés à…
A Salt Lake city.
B Lausanne.
C Stockholm.
D Chamonix.

11 Dans pile 100 ans, en 2124, l'année sera bissextile et le 29 février tombera un…
A Mardi.
B Jeudi.
C Dimanche.
D Elle ne sera pas bissextile.

12 Dans pile 200 ans, en 2224, Pâques tombera…
A Le 11 avril.
B Un dimanche.
C Au printemps.
D En désuétude.

Réponses : 1-B ; 2-C ; 3-B ; 4-D ; 5-C ; 6-D ; 7-A ; 8-B ; 9-A ; 10-D ; 11-A ; 12-A, B, C et peut-être D.

UN POCHE POUR LA PLAGE



Aujourd'hui, une intrigue entre étapes codées, parcours ésotérique et méchants très méchants.

1307. Le roi Philippe le Bel et le pape Clément V ordonnent l'anéantissement de l'ordre du Temple. Arrestations, tortures, racontées avec un grand réalisme. Dans l'ombre des commanderies, sept chevaliers vont organiser la survivance de l'ordre par-delà les siècles. De nos jours, le commissaire franc-maçon Antoine Marcas reçoit l'appel d'un mystérieux frère. Sur le point d'être assassiné, il lui transmet la piste d'un secret fabuleux : le trésor des Templiers… *Tatatin*… Histoire et polar : une formule qui a trouvé son public pour le duo Eric Giacometti et Jacques Ravenne qui depuis quinze ans multiplie les romans aux titres évocateurs (*In nomine*, *le Rituel de l'ombre*, *le Frère de sang*, *la Croix des assassins*, *Lux tenebrae*). Avec un canevas identique : un chapitre consacré à une énigme mythique du passé alterne avec un autre suivant une enquête bien contemporaine de leur héros policier. Si les épisodes médiévaux n'hésitent pas à faire appel au surnaturel, les enquêtes de Marcas sont, elles, bien ancrées dans notre monde cartésien (avec des références à l'actualité) ; les deux histoires trouvant leur dénouement dans les dernières pages.

Etapes codées, parcours ésotériques, incontournable Vatican et méchants très méchants… Même sur des sujets largement traités (complot illuminati, saint suaire ou saint Graal), le talent d'écriture et l'érudition des auteurs permettent d'avaler d'une traite les 400 pages de l'intrigue. Avec pour ce *Septième templier*, un finale (la découverte du trésor du Temple) qui reste pour nous, à ce jour, le plus réussi qu'on ait lu.

FABRICE DROUZY

ERIC GIACOMETTI ET JACQUES RAVENNE ***LE SEPTIÈME TEMPLIER*** Pocket, 608 pp., 9,50 €.

LE CHIFFRE À LA CON



ALICE CLAIR ET JULIEN GUILLOT